This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 3

~~1/6~~ 36/.

Vet. Fr. II B. 3

Barbier IV, 704 kennt diese Ausg. nicht, (1. Ausg. Genève 1747)

L.-J. Levesque de Pouilly

Préface par J.J. Vernet.

THEORIE
DES
SENTIMENS
AGREABLES,

Où, après avoir indiqué les régles que la Nature ſuit dans la diſtribution du plaiſir, on établit les principes de la Théologie naturelle & ceux de la Philoſophie morale.

A GENEVE,
Chez BARRILLOT & FILS.

M. DCC. XLIX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
14 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

AU ROI.

SIRE,

La Théorie des Sentimens agréables n'eſt point une ſpéculation frivole. Elle nous découvre la route du véritable bonheur, & nous fait connoître qu'il n'en eſt point de plus grand que de faire des heureux. Agréez, SIRE,

qu'une vérité ſi importante s'autoriſe de votre exemple; c'eſt la prouver que de montrer VOTRE MAJESTE' *dans le ſein de la Victoire ſacrifiant les Conquêtes les plus flatteuſes à la foi de ſes promeſſes & à ſon amour pour ſes peuples. Heureuſe la France ſi ce trait éclatant la perſuade pour toujours qu'elle n'a rien à deſirer que de ſavoir joüir des biens qu'elle poſſede! Heureux le genre-humain, ſi tous les Rois devenus vos imitateurs, n'aſpirent à la gloire que par la félicité publique! Je ſuis avec le plus profond reſpect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, & fidele ſujet,

L'EVEQUE DE POËLLE.

PREFACE.*

LE premier essai de cet Ouvrage fut une Lettre écrite à Mylord Bol..... Quelqu'un la fit imprimer à l'insçu de l'Auteur, dans un Recueil de Pieces choisies, imprimé à Paris en 1736. Quelque tems après un homme de Lettres, ayant une petite Imprimerie à sa Campagne, pour

* Cette Préface est de M. Vernet, Auteur du *Traité de la Vérité de la Religion Chrétienne.*

ſon amuſement, en fit uſage pour régaler ſes amis d'une belle Edition de ce petit Ouvrage *in* 8°. L'Auteur qui n'avoit jamais regardé cette premiere compoſition que comme une ébauche fort imparfaite & qui n'étoit point deſtinée à voir le jour, fut ſollicité de développer & d'étendre ſes penſées. C'eſt ce qu'il s'eſt propoſé dans cette Théorie. Il s'y agit de découvrir la ſource & la meſure de nos goûts, de nos plaiſirs, & de nos devoirs: ce qui donne la clef de tout le ſyſtême de l'humanité. Dieu ayant doüé l'homme de pluſieurs facultés, tant corporelles, qu'intellectuelles, & cela pour tendre au bonheur; il a voulu

lu le conduire à ſon but, non-ſeulement par la voie du raiſonnement, mais par celle de l'inſtinct & du ſentiment, qui eſt un reſſort plus efficace. Ainſi la Nature nous avertit tout d'un coup par un ſentiment de douleur de ce qui nous ſeroit nuiſible, & nous attire au contraire par un ſentiment agréable vers tout ce qui peut favoriſer la conſervation de notre être, la perfection & le bon état de nos facultés, qui ſont les deux points d'où notre bonheur dépend. Juſques-là, il n'y a rien qui n'ait déja été obſervé par pluſieurs Philoſophes modernes. Mais voici comment notre Auteur ſuit & particuliſe

cette observation. Nos facultés ne peuvent être d'usage, ni se développer, qu'autant qu'on les exerce : le mouvement ou l'action nous est donc nécessaire, sous peine de tomber dans l'engourdissement & la langueur. D'un autre côté, bornés & foibles comme nous le sommes, toute action excessive & violente, useroit & détruiroit nos organes : il ne nous faut donc qu'un mouvement ou un exercice moderé ; c'est ainsi que l'usage ou la perfection de nos facultés se concilie avec le premier interêt, qui est celui de notre conservation. Or c'est justement à ce milieu, je veux dire à un exercice moderé de nos facultés, que la

Natu-

Nature, ou pour mieux dire le Créateur, a ſagement attaché le plaiſir.

Notre Auteur partant de ce principe, paſſe en revûe les plaiſirs des ſens, ceux de l'eſprit & ceux du cœur; & rend raiſon en détail de tout ce qui s'appelle beauté & agrément, dans les ouvrages de la Nature & de l'Art, dans les viſages, dans les couleurs, dans les ſons, dans la figure, la proportion, la ſymmétrie, la varieté & la nouveauté des objets, dans les goûts de chaque âge, dans les penſées, dans le langage & le ſtyle, dans les Sciences, dans les paſſions, dans les mouvemens de l'ame; en un mot, dans tout ce qui eſt de

l'ordre moral & phyſique, & qui s'accorde avec l'utilité réelle & générale de l'homme.

Par-là on remonte ſans peine à une premiere cauſe intelligente & bienfaiſante, qui a établi cette belle harmonie, & qui nous a donné préciſément la meſure de ſenſibilité, qui, à tout prendre, convenoit le mieux à nos beſoins, quoi qu'en ait pû dire M. *Bayle*, dont le ſyſtême eſt ici réfuté.

Notre Philoſophe, toujours animé par de bonnes vûes, s'applique particulierement à montrer comment l'homme trouve ſon bonheur

heur dans la pratique de ſes devoirs, tant envers Dieu, qu'envers le prochain & envers ſoi-même; après quoi raiſonnant ſur les biens & les maux qui ſe trouvent attachés à chaque condition, il montre la prééminence des biens de l'ame, & les avantages que chacun peut tirer du bon uſage de ſes facultés, pour ſe rendre la vie douce & pour contribuer au bien public, par une ſuite d'occupations raiſonnables.

Cette courte Analyſe ſuffira pour faire comprendre au Lecteur, qu'on trouve ici les vrais principes de la Théo-

Théologie naturelle, de la Morale, de l'Eloquence, & du Goût, soit par rapport aux beaux Arts, soit par rapport aux Ouvrages d'esprit. Sur-tout on y apprend, ce qui est le principal but de la Sagesse, le grand art de devenir heureux, autant que le permet la foiblesse de notre condition.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE I. *Il y a une Science des Sentimens auſſi certaine, & plus importante qu'aucune Science naturelle.* Pag. 1
CHAP. II. *Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps, ſans les affoiblir.* 10
CHAP. III. *Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer.* 18
CHAP. IV. *Il y a un plaiſir attaché à tous les mouvemens du cœur, où la haine & la crainte ne dominent point.* 34
CHAP. V. *De la Beauté du Corps, de l'Eſprit & de l'Ame.* 46
CHAP. VI. *De l'agrément attaché aux biens honnêtes, c'eſt-à-dire, à ceux qui nous prouvent notre perfection.* 58
CHAP. VII. *Des modifications du cerveau, qui précèdent ou accompagnent les ſentimens agréables.* 69
CHAP. VIII. *Du rapport que les loix du Sen-*

Sentiment ont à notre conservation. 80
CHAP. IX. *Où l'on recherche pourquoi les loix du sentiment, étant les mêmes pour tous les hommes, il y a tant de différence dans les goûts.* 83
CHAP. X. *Les loix du sentiment sont l'ouvrage d'une Puissance intelligente & bienfaisante.* 92
CHAP. XI. *Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers Dieu.* 109
CHAP. XII. *Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers nous-mêmes.* 113
CHAP. XIII. *Du plaisir attaché à l'accomplissement de nos devoirs envers les autres hommes.* 129
CHAP. XIV. *Du bonheur attaché à la vertu.* 141
CHAP. XV. *Où l'on recherche quels sont les genres de vie les plus heureux.* 159
CHAP. XVI. *Où l'on prouve que la Philosophie morale est à la portée de tous les hommes.* 164
Eclaircissement sur l'Harmonie du style. 168

THEO-

THEORIE DES SENTIMENS.

CHAPITRE PREMIER.

Il y a une Science des Sentimens auſſi certaine, & plus importante qu'aucune Science naturelle.

IL y a eu des Philoſophes, qui, par leurs obſervations, ont appris de la Nature quelques-unes des regles qu'elle s'eſt preſcrites dans la diſtribution du mouvement ;

& le développement de ces Loix forme une ſcience, où brille la même évidence que dans la Géométrie. Ce qui ſe paſſe dans les corps, ſeroit-il pour l'eſprit un objet privilégié de ſes connoiſſances ? Et d'épaiſſes ténébres lui cacheroient-elles les changemens qu'il éprouve en lui-même ? Il eſt vrai que les différens degrez de mouvement ont l'avantage de pouvoir s'exprimer en nombres, & d'offrir une ample matiére à des calculs géométriques : mais, quoi-que nos Sentimens ne ſoient pas ſuſceptibles d'une meſure préciſe, nous les diſcernons trop diſtinctement, pour ne pouvoir pas faire des obſervations, ſur ce qui précede leur naiſſance, qui l'accompagne, ou qui la ſuit. Que dans la Théorie du mouvement, l'on parcoure donc, le compas à la main, ſi l'on peut ainſi parler, l'immenſité de l'eſpace & du temps, on ne doit pas

dans

dans le cercle étroit des recherches sur les Sentimens, aspirer à une marche si brillante : mais du moins sera-t-elle également sûre, si on a l'attention de ne s'appuyer que sur des faits incontestables, & sur des idées distinctes.

La certitude de nos connoissances ne suffit pas pour les rendre précieuses : c'est leur importance qui en fait le prix. Or il n'en est aucune qui mérite plus de nous intéresser, que celles dont l'objet est l'objet même de nos desirs. Je sens bien qu'une recherche qui ne donnera que des idées abstraites, intéressera d'autant moins qu'elle semblait annoncer des Sentimens agréables ; mais ce n'est point à l'imagination que je me propose de parler du plaisir. Content de le faire connoître, je n'aspire point à le faire sentir. Les Loix qui en reglent la naissance, ressemblent assez à la source de ce fleuve bien-faisant, qui enrichit l'Egypte. On

peut les ignorer & jouir de leurs bienfaits. A-t-on la curiosité de les découvrir ? On ne le peut sans traverser des déserts. Il me semble cependant que ceux qui l'entreprendront, trouveront dans leurs réflexions mêmes une sorte de plaisir. N'est-ce pas jouir de la Nature que d'en appercevoir la beauté ?

La Théorie des Sentimens n'a pas seulement l'avantage de nous offrir un spectacle digne de notre attention ; elle fournit encore des principes aux Arts qui nous intéressent le plus.

Ceux qui ont excellé parmi les Poëtes, les Orateurs, les Peintres, n'ont pas toujours agi par l'inspiration de l'instinct. Ils ont souvent guidé leur travail par des réflexions fines & profondes sur ce qui pouvoit plaire à l'esprit : ils les ont comme gravées dans leurs ouvrages ; & c'est en les y recueillant, qu'on a formé les théories de la Poësie, de l'Eloquence & de

de la Peinture. Toutes ces ſpéculations particuliéres ſont autant de démembremens, que la Théorie des ſentimens eſt en droit de revendiquer.

De tous les Arts, il n'en eſt point de plus important que celui de ſe rendre heureux: & il n'en eſt aucun dont le principe fondamental ait donné lieu à tant d'opinions différentes. *Varron* en a compté juſqu'à près de trois cens. C'eſt cependant de ce principe que dépend toute la Philoſophie morale. Or, pour le connoître avec une parfaite évidence, il ne faut que remonter aux Loix du ſentiment, les rapprocher, & ſe laiſſer conduire au fil des conſéquences.

Dans le Dialogue de Platon *ſur la République*, ou plûtôt *ſur la Juſtice intérieure*, quelques-uns des Interlocuteurs ſe plaignent que les Légiſlateurs & les Philoſophes, en exhortant à la vertu, n'offrent d'autre motif pour l'embraſſer, que

la conſidération des biens qui marchent à ſa ſuite. Ils exigent de *Socrate* qu'il leur prouve, que par ſes propres charmes, elle fait le bonheur de ceux qui la poſſédent: & c'eſt ce qu'il exécute par un ſuite parallèle des différentes ſortes de Gouvernement, avec la République intérieure, que forment en nous la Raiſon & les Paſſions.

Ce dogme de l'Ecole Platonicienne peut, ce me ſemble, s'établir d'une façon directe par la théorie des ſentimens. Creuſons-là, & nous en verrons ſortir les principes d'une Morale exacte. Nous reprocherons à Epicure de n'offrir à nos deſirs, qu'un bonheur imparfait, & de n'avoir pas aſſez ſenti le prix & l'étendue des plaiſirs de l'eſprit. Nous reconnoîtrons que l'obéiſſance aux Loix que notre Auteur nous impoſe, eſt le moyen le plus ſûr d'écarter le trouble & la douleur, & de raſſembler les ſentimens qui nous ſont les plus précieux. Il

Il y a des Chrétiens qui s'imaginent, que l'Evangile condamne la Vertu à être malheureuſe en cette vie. La Loi de Dieu, qui, ſuivant l'Ecriture Sainte, a tant d'attraits par elle-même, n'eſt pour eux qu'un joug inſupportable. Ils ſe porteroient aux plus grands crimes, ſi la crainte qui les enchaîne, les laiſſoit en liberté; également malheureux par le vice qui les tyranniſe, & par le ſupplice qui les effraie. Il n'en eſt pas ainſi de ceux dans le cœur de qui * *la charité l'emporte ſur la crainte.* Ils n'apperçoivent dans l'Evangile & dans les Prophétes, ſuivant l'expreſſion de JESUS-CHRIST, que l'obligation d'aimer Dieu & ſon Prochain. Et qu'y a-t-il que notre Raiſon n'avoue, & que notre cœur ne doive agréer, ſoit dans des mouvemens de bienveillance pour nos ſemblables, ſoit dans la ſoumiſſion aux volontez d'un Etre ſouverainement ſage?

* I. Jean IV. 18.

Dans l'ordre de la Nature un uſage convenable de nos facultez, eſt toujours accompagné de ſentimens agréables. Cette ſource de plaiſirs légitimes ne coule pas moins pour le Chrétien que pour l'Infidéle. Mais dans l'ordre de la Grace, le Chrétien eſt infiniment plus heureux par ce qu'il eſpere, que par ce qu'il poſſéde. Porté ſur les aîles de la Foi, juſques dans le ſein de Dieu même, il y voit un torrent éternel de délices : & quand, de cette hauteur immenſe, il jette les yeux ſur les biens & ſur les maux préſens ; il n'y apperçoit plus d'autre mérite, que celui de faciliter l'acquiſition du bonheur infini qui lui eſt offert.

La Théorie des ſentimens ne s'éleve pas ſi haut : ce n'eſt qu'une des branches de la Phyſique ; mais c'en eſt la branche la plus importante. Elle nous dévoile la ſageſſe & la bonté de notre Auteur, elle marque aux différentes eſpèces de biens le

le rang qui leur eſt dû, elle appuie la plûpart des maximes de l'Evangile, n'en contredit aucune, & nous invite à les pratiquer toutes, en démontrant qu'il y a, dès cette vie même, un plaiſir réel attaché à l'accompliſſement de nos devoirs envers Dieu, envers nous-mêmes, envers les autres hommes.

Plus cette matiere eſt intéreſſante, & moins elle eſt ſuſceptible de découvertes brillantes. Que dire de nouveau ſur ce qui, depuis la naiſſance du Genre-humain, a été l'objet perpétuel des deſirs du cœur & des réfléxions de l'eſprit? Il n'y aura ici rien de neuf, que la réunion de quelques idées, éparſes juſqu'à préſent en différens Ouvrages, & qui, rapprochées les unes des autres, ſe joindront peut-être comme d'elles-mêmes, pour former un corps régulier.

CHAPITRE II.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce les organes du corps, ſans les affoiblir.

IL y a des Etres vivans qui ſemblent ſe ſuffire à eux-mêmes. Ils trouvent dans le lieu où ils ſont fixez, tout ce qui eſt néceſſaire pour leur conſervation & pour leur accroiſſement. Il n'en eſt pas ainſi de l'homme, rien ne borne l'immenſité de ſes deſirs. On pourroit lui appliquer ce que *Platon* a dit de l'Amour: La Déeſſe de l'Indigence, & le Dieu des Richeſſes, ſemblent avoir également concouru à ſa formation. Accablé de beſoins auxquels la Nature entiere paroit à peine pouvoir ſuffire, il eſt enrichi d'une multitude d'organes, qui le mettent en état de s'approcher des objets les plus éloignez, de les diſcerner, de les ſaiſir,

&

& d'en faire uſage. Tout ce qui exerce ces organes ſans les affoiblir, eſt accompagné d'un ſentiment agréable.

L'averſion des Enfans pour le repos, marque aſſez combien le mouvement a de charmes pour eux. Dans la jeuneſſe, la danſe & la chaſſe l'emportent ſur tout autre amuſement, & elles ſont d'autant plus agréables, qu'elles ſont plus vives. Les vieillards eux-mêmes, en qui l'âge a émouſſé tout autre ſentiment, ſe plaiſent encore à un exercice moderé.

M. *Paſcal* a cru que c'étoit du deſir d'éviter la vûe de ſoi-même, que naiſſoit le goût des hommes pour toutes les ſortes de divertiſſemens, & d'occupations vives; mais il me ſemble que la ſource en eſt dans le plaiſir attaché à l'exercice de nos différentes facultez. Quelque peu ſenſible que ſoit l'impreſſion de ce plaiſir, elle n'en eſt pas moins réelle. Ne voit-on pas tous les jours des femmes ſe garan-

garantir de l'ennui par un léger travail, dont elles ne ſe propoſent d'autre fruit qu'un ſimple amuſement?

C'eſt dans le jeu des organes de la tranſpiration, qu'eſt le principe de ce plaiſir. Les obſervations de *Sanctorius* le démontrent. Des vapeurs qui échappent à nos yeux, ſortent continuellement par les pores de la peau: elles donneroient bien-tôt atteinte à la ſanté, ſi elles ſéjournoient davantage dans le ſang. Or, le défaut d'exercice, ou des exercices trop violens, diminuent également cet écoulement inviſible. Au contraire, des mouvemens aſſortis à nos forces le favoriſent.

C'eſt ce même jeu des organes de la tranſpiration, qui donne des charmes à la chaleur du feu pendant l'hiver, à la fraîcheur de l'air pendant l'été, & à tout ce qui entretient & anime la circulation du ſang.

Quand nous nous ſommes mis à portée

tée d'un objet, les couleurs le caractériſent à nos yeux. Quelques-unes ſont triſtes: la plûpart ſont agréables. Les expériences de M. *Newton* nous ont inſtruit des raiſons de cette différence. Les rayons qui ont le plus de force, font l'impreſſion la plus agréable: mais bientôt leurs couleurs brillantes fatiguent la vûe. Ceux qui forment la couleur verte, ont par leur mouvement modéré le privilége de pouvoir toujours exercer les fibres de l'œil, ſans jamais les affoiblir. Les couleurs brunes & noires portent l'image de la triſteſſe, parce qu'elles laiſſent les yeux dans une ſorte d'inaction.

Ce qui a frappé agréablement la vûe par ſes couleurs, acquiert un nouvel agrément, par la grandeur de ſes parties, ou par leur diverſité. L'immenſe étendue de la mer, ces fleuves qui du haut des montagnes ſe précipitent dans des abîmes; des campagnes qui préſentent de tou-

toutes parts de riches tableaux; tous ces objets ont un agrément proportionné à la grandeur & à la varieté des images qui se peignent dans le fond de nos yeux.

Il en est de l'oüie, comme de la vûe. On sçait par les observations des Modernes, que le fond de l'oreille est un instrument composé d'une infinité de cordes nerveuses, qui ont chacune leur ressort particulier. Un son est d'autant plus agréable, qu'il imprime à un plus grand nombre de ces fibres, des mouvemens qui conspirent mieux ensemble, & se réunissent plus souvent. Au contraire un bruit devient importun, dès que ces fibres par la dissonance de leurs mouvemens, se choquent & s'entre-heurtent.

La varieté donne de l'agrément aux sons. Les plus agréables cessent de l'être par la continuité fatigante de leur action sur les mêmes fibres.

M. *de la Motte* croyoit que les mots n'é-

n'étoient agréables, que par les idées qu'ils préſentoient à l'eſprit. Mais nous en rapporterons-nous plûtôt à ſon autorité, qu'à notre ſentiment intérieur, & à celui de tous les Peuples de la terre? Non-ſeulement il y a des ſons qui par eux-mêmes flattent les fibres de l'oreille, & d'autres qui les fatiguent, mais encore les organes de la parole ſont aſſociés à ceux de l'oüie, & des nerfs qui lient commerce entr'eux rendent leurs interêts communs; on n'entend qu'avec déſagrement, les ſons qui ſe prononcent avec peine.

L'agrément des ſaveurs & des odeurs, n'eſt pas moins aſſorti à nos beſoins, que celui des couleurs & des ſons. Les ſels âcres & piquans, qui, portés dans le corps par la reſpiration ou par la digeſtion, y jetteroient le trouble & le déſordre, décélent leur qualité malfaiſante, par la violence de leur impreſſion ſur les mam-

mammelons nerveux, qui ſont le ſiége de l'odorat & du goût. Au contraire, une impreſſion douce eſt attachée aux odeurs & aux ſaveurs qui ſont de nature à entretenir dans nos fluides & dans nos organes un mouvement favorable.

Les remedes que la Médecine emploie pour nous guérir, nous font éprouver ſouvent des ſenteurs déſagréables : n'en ſoyons point ſurpris. La ſanté conſiſte dans une juſte harmonie des ſels, des ſouffres, & des autres principes qui entrent dans la compoſition de nos fluides. Si l'un d'eux vient à dominer, ou à s'affoiblir, on tombe malade ; & pour rétablir l'équilibre, on eſt ſouvent contraint de recourir à ce qui, pour un homme ſain, ſeroit un poiſon lent. Mais il y a une ſorte de remedes univerſels, préſentés par les mains de la Nature : leſquels ſont néceſſaires dans toutes les maladies, & ſuffiſent preſque pour les guérir : ce

ſont

sont la diéte & les liqueurs capables de délayer le sang, de le rafraîchir, & de le renouveller. A-t'on besoin de ces remédes, le goût leur donne la préférence sur des alimens qui fatigueroient les organes de la digestion, & qui, pour prix de leur travail, ne leur offriroient que des sucs pernicieux.

La Loi qui regle les impressions faites sur les organes des sens, s'étend aux organes de la respiration. Si le ressort de l'air dont ils empruntent leur force, vient à s'affoiblir par des chaleurs brûlantes, ils tombent dans un état de langueur dont le sentiment nous avertit; & un air frais, en leur rendant leur premiere activité, s'annonce par une impression de plaisir.

On voit par ces observations, qu'il y a deux especes de sentimens agréables: les uns, tels que le plaisir de la danse, ou de la chasse, semblent être aux ordres

de la volonté, & nous paroiſſent éclorre du ſein même de nos facultés; ils conſervent particuliérement le nom de plaiſirs. Les autres, qu'on appelle agrémens ſont formés par l'impreſſion, ou par l'idée des êtres qui nous ſont étrangers. L'ame ſemble alors ſortir hors d'elle-même pour reconnoître les qualités favorables de ce qui s'offre à elle. Ces différentes ſortes de ſentimens ſont également attachés à ce qui exerce nos organes ſans les fatiguer.

CHAPITRE III.

Il y a un agrément attaché à ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer.

LE mouvement de l'eſprit n'eſt pas moins néceſſaire que celui du corps pour aſſurer notre exiſtence. Les ſens des animaux, plus parfaits que les nôtres,

tres, les éclairent ſuffiſamment ſur ce qui leur eſt contraire ou favorable : mais l'eſprit nous eſt donné pour ſuppléer au défaut de nos ſens, & le plaiſir s'offre à lui, pour l'animer dans ſes démarches, & le préſerver d'une inaction fatale. Le plaiſir, Pere des Jeux & des Amuſemens, l'eſt auſſi des Sciences & des Arts: & ſi l'Univers entier eſt forcé par notre induſtrie de payer tribut à nos beſoins & à nos deſirs, nous en avons l'obligation à la Loi, qui rend agréable tout ce qui exerce l'eſprit ſans le fatiguer.

Il y a eu des hommes qui ont porté le titre de Philoſophes, & qui ont cru, que l'exercice de l'eſprit n'étoit agréable, que par la réputation qu'on en eſperoit. Mais le ſentiment intérieur ne nous apprend-t'il point tous les jours, qu'on ſe livre à la lecture & à la réfléxion, ſans aucune vûe ſur l'avenir, & ſans autre deſſein que de remplir le moment préſent.

Le charme de cet exercice enleve quelquefois l'ame au point qu'il semble l'avoir détachée du corps. Personne n'ignore ce que l'Histoire rapporte *d'Archimede*, & de quelques autres Géométres anciens & modernes. Si nous doutons de ces faits, reconnoissons-en du moins la possibilité, par des spectacles à peu-près semblables, qui s'offrent à nous tous les jours. A voir un joueur d'échecs concentré en lui-même, & insensible à tout ce qui frappe ses yeux & ses oreilles, ne le croiront-on pas intimément occupé du soin de sa fortune, ou du salut de l'Etat? Ce recueillement si profond a pour objet le plaisir d'exercer l'esprit par la position d'une piece d'ivoire.

C'est de cet exercice de l'esprit que naît l'agrément des satyres qui louent, des louanges qui blâment, des pensées délicates qui développent avec précision un sentiment caché dans les replis du

cœur,

cœur, enfin de toutes les expreſſions brillantes qui forment un ſens juſte, malgré l'incompatibilité apparente des termes.

Le ſtyle ne peut être trop clair quand on ſe propoſe d'inſtruire : mais ne veut-on que plaire ? on peut alors procurer à l'eſprit l'avantage flatteur d'exercer ſa pénétration. L'Idée qu'on lui préſente, acquerra pour lui un nouveau mérite, ſi, ſemblable, en quelque ſorte, à la Bergere de *Virgile*, elle ſe cache autant qu'il le faut, pour qu'on ait le plaiſir de la trouver.

L'ordre, la ſymetrie, & les proportions, ſont agréables par la facilité qu'elles donnent à l'eſprit de ſaiſir, & de retenir différentes parties d'un objet.

Un de nos Poëtes a eſſayé de proſcrire dans notre Poëſie la ſymetrie des ſons, & de la reléguer dans la claſſe des acroſtiches & de tous les ouvrages frivoles, qui n'ont d'autre merite que celui de la

difficulté. Il n'a pas fait attention que les vers ſont deſtinés à être chantés, ou déclamés. Ils paſſent de la bouche d'un Acteur, ou d'un Muſicien dans celle de tout un Peuple, & il leur eſt eſſentiel d'être formés de façon à pouvoir ſe graver aiſément dans la mémoire. La verſification des Grecs & des Latins, par un ordre de ſyllabes breves & longues donnoit à la mémoire une priſe ſuffiſante. Mais dans notre langue, la longueur preſque égale de toutes nos ſyllabes ſemble impoſer aux Poëtes l'obligation de faire uſage de la rime.

Si par les Loix de la Nature, le retour des mêmes ſons étoit agréable dans notre Poëſie, par quelle bizarrerie, dit Mr. de *la Motte*, déplairoit-t'il preſque toujours dans la Muſique? C'eſt que l'objet principal du Muſicien eſt de charmer par les ſons, & il ne peut mieux y réuſſir qu'en les variant, au lieu que le Poëte ne ſe bor-

borne pas à flatter l'oreille de celui qui l'écoute; il veut encore imprimer dans sa mémoire une suite d'idées, & d'expressions. Il n'est aucun de ses Vers qu'il ne voulût y graver avec des traits ineffaçables; & dans la plûpart des langues vivantes, il emploie la rime comme le secours le plus favorable pour l'exécution de son dessein.

Cependant ne nous aveuglons pas assez en faveur de notre versification, pour disconvenir, que par l'uniformité continuelle de sa marche, elle ne soit fort inférieure à la versification des Grecs & des Latins.

L'imitation par les couleurs, par les sons, par les gestes, par le discours, a le même avantage que la symetrie. Elle nous présente des objets que l'imagination saisit aisément par la comparaison que nous en faisons avec d'autres objets déja connus.

Si nous en croyons *Ariſtote*, la repréſentation d'un objet n'a d'agrément pour nous, que parce que l'eſprit, en obſervant la fidélité du portrait, acquiert une connoiſſance. Mais ne fait-il pas une acquiſition de même eſpece, quand il obſerve les défauts d'une repréſentation infidelle? Tous les Ouvrages des Peintres, des Poëtes, des Déclamateurs, des Muſiciens, quelque différence qu'il y eut dans l'exécution, feroient donc toujours une égale impreſſion de plaiſir.

L'imitation, ſuivant d'autres Philoſophes, ne plaît qu'à la faveur des paſſions: & il eſt certain qu'elle leur doit ſes charmes les plus puiſſans: mais convenons auſſi que l'objet le moins intéreſſant, fait ſur la ſurface de l'ame une légére impreſſion de plaiſir, s'il eſt fidellement exprimé, & ſi entre l'Original & le Portrait il y a une exacte reſſemblance. Dès qu'un tout a ſes parties formées, & aſſor-

ties

ties de façon, que l'ame peut aisément s'en former l'idée, ou la retenir, il est revêtu de quelque agrément.

Le contraste ne donne pas moins de prise à l'imagination que la ressemblance. Il rapproche des objets contraires, & fait sortir les traits de l'un par la comparaison avec ceux de l'autre. C'est ainsi que les anciens Sculpteurs, pour ajouter une nouvelle beauté à une Venus, ou à une Grace, la renfermoient dans la statuë creuse d'un Satyre; & par un semblable artifice, *Virgile*, pour peindre plus vivement l'agitation du cœur de *Didon*, en place le tableau dans celui d'une nuit qui répandoit un calme profond sur tout le reste de la Nature.

Mais si le contraste & la ressemblance ont un pareil avantage, pourra-t'on les employer indifféremment? Non sans doute. Le contraste s'emploie avec succès dans les Poëmes, dans les Tableaux, &

dans les autres Ouvrages, dont les parties ſont deſtinées à être vûes ſucceſſivement; au lieu que dans ceux qui ſont deſtinés à être apperçus d'un coup d'œil, tels qu'une façade de bâtiment, la ſymmetrie doit regner entre les parties correſpondantes: les yeux ſeroient bleſſés d'une différence dont l'eſprit chercheroit inutilement la raiſon.

Il y a des rapports autres que ceux d'égalité, ou d'oppoſition, qui ſont faciles à ſaiſir; les beaux Arts en font ſouvent un uſage heureux. Ainſi la hauteur des portiques dans les édifices réguliers eſt double de la largeur, la hauteur de l'entablement eſt le quart de la hauteur de la colonne: & ç'en eſt le tiers qui fait la hauteur du piedeſtal. Tous les grands Architectes, parmi les diverſes proportions qui pouvoient ſe concilier avec la deſtination de leurs ouvrages, ont toujours choiſi celles que l'eſprit pouvoit ſaiſir ſans effort.

Il

Il en eſt du Muſicien comme de l'Architecte. Des nombres faciles à comparer expriment les accords qu'il met en œuvre, & les conſonances les plus agreables ſont celles qui préſentent à l'ame des rapports qui l'exercent davantage ſans la fatiguer.

Il y a des compoſitions hardies & ſavantes, qui ne plaiſent qu'à de profonds Muſiciens. La fineſſe de leur goût leur fait meſurer ſans peine entre des diſſonances, un rapport qui échape à des oreilles moins exercées.

De tous les différens rapports, il n'en eſt point que l'eſprit conſidere avec plus de plaiſir, que la parfaite convenance des parties d'un ouvrage avec la fin qu'on s'y eſt propoſée. C'eſt le principal de tous les agrémens; c'eſt celui qui influe & domine ſur tous les autres, & les déclare ou beautés, ou défauts, ſuivant qu'il ſe concilie avec eux.

Il

Il y a eu à Athènes, & à Rome des Orateurs qui donnoient à leur Proſe une harmonie preſque égale à celle de la Poëſie. *Ciceron* l'un des plus illuſtres d'entr'eux nous a inſtruit du principal moyen qu'ils employoient pour y réuſſir. Dans toute phraſe, dont les différentes parties pour être prononcées aiſément & avec grace, doivent être détachées par le repos de la voix, ils étoient attentifs à les former de façon, qu'elles puſſent être comme liées enſemble dans la memoire de l'Auditeur, ſoit par des rapports ſymmetriques, ſoit par une ſorte de gradation meſurée. * Le diſcours eſt deſtiné à être aiſément ſaiſi & retenu par ceux qui nous écoutent; & il devient agréable, dès que, ſans affectation, il a la forme la mieux aſſortie à ſa deſtination.

Ce n'eſt pas aſſez pour de grands Artiſtes, de rapporter à la même fin toutes les

* *Cic. c. 3. de Orat. c. 103.*

les différentes parties de leurs ouvrages; ils ont encore l'attention, qu'il y ait une de ces parties qui soit centre de réunion pour les autres.

Les Architectes Goths aimoient à placer aux deux côtés du corps de leurs édifices, des masses énormes de pierres, qui partageoient la vûe, & la tenoient indécise.

Bramante &, à son exemple, la plûpart des Architectes modernes, mieux instruits que leurs prédécesseurs dans l'art de frapper agréablement les yeux, placent dans le milieu de l'édifice, une partie éminente qui offre à la vûe un point fixe, d'où elle peut se porter aisément dans toute l'étendue de l'ouvrage.

Les grands Peintres ont la même attention. Ils grouppent & disposent leurs figures, de façon qu'il y en ait une d'elles qui domine sur les autres, & les tienne, en quelque sorte, sous sa dépendance.

Les

Les Poëtes en uſent de même dans l'ordonnance de leurs Tableaux.

Les uns & les autres ne ſubordonnent pas ſeulement leurs différens perſonnages à un heros principal; ils rapportent encore d'ordinaire à une ſeule action les événemens qu'ils nous offrent. Quoi de plus ſatisfaiſant pour l'eſprit, que de ſaiſir comme d'un coup d'œil une multitude de faits liés enſemble par leur rapport commun à une action importante?

On peut, ſans doute, renfermer dans un Poëme différentes fables, & y raſſembler, comme dans une galerie, une ſuite de portraits. C'eſt ainſi qu'en ont uſé *Ovide*, *Stace*, & pluſieurs autres Poëtes. Mais bien des ſiécles avant eux, & la Poëſie n'étant encore qu'au berceau, *Homére* s'étoit apperçu que ce ſeroit offrir à l'eſprit un ſpectacle bien plus agréable, de réunir dans un même tableau une multitude d'Acteurs, & de les y faire tous con-

concourir à une même action. Il forma sur cette idée le plan du Poëme Epique.

Æschyle, long-tems après, forma sur le Poëme Epique le plan de la Tragédie, par la représentation d'un évenement developpé dans toutes ses circonstances. Cet illustre rival d'*Homère* sentit qu'un Poëme drammatique auroit d'autant plus de charmes pour l'esprit, qu'une action principale en lieroit toutes les scènes, & les tiendroit comme enchainées dans la mémoire.

A l'unité d'action, *Æschyle*, ajouta l'unité de jour & de lieu. Il est vrai que dans ses Euménides la scène passe de Delphes à Athènes. Mais dans ses autres piéces, elle demeure toujours la même.

M. *de la Motte* a essayé d'affranchir les Poëtes Drammatiques de la loi, que sembloit leur imposer l'exemple d'*Æschyle* & des Anciens. Ce fameux Partisan des modernes s'est conduit dans l'Empire des

des Lettres, à peu près comme les Sectaires se sont conduits, il y a deux cens ans, dans l'Europe. S'il se fut contenté de déclarer la guerre à la superstition; tous les honnêtes gens se fussent bien-tôt rangés de son parti. Il a, dans l'ardeur de son zèle, brisé des Tableaux qui méritoient nos respects, a combattu des dogmes consacrés, & en a fait revivre de flétris. Novateur d'autant plus dangereux, que la raison semble quelquefois s'armer en sa faveur. Heureusement l'Eglise ni l'Etat n'ont rien à craindre de cette prétendue réforme: & il n'en doit sortir que des guerres innocentes, qui, souvent, valent mieux que la paix.

Il est certain, par la Théorie des sentimens que, dans les Poëmes drammatiques, l'observation des trois unités ne doit point son merite à une institution arbitraire, puisqu'il y a un agrément attaché à tout ce qui met l'esprit en état de se former

un

un tableau distinct de l'objet qu'on lui présente.

Reconnoissons cependant que, les plaisirs du cœur étant fort au-dessus de ceux de l'esprit, si le seul mérite des trois unités étoit de rendre la représentation plus facile à saisir, on pourroit souvent sacrifier cet avantage à celui de la rendre plus intéressante par la multitude & par la variété des événemens: mais voici quelque chose de plus.

On doit qualifier de défaut réel, dans un Poëme dramatique, tout ce qui est de nature à diminuer l'interêt qu'on y prend; comme, au contraire, il y a un agrément réel attaché à tout ce qui fortifie le charme de l'illusion. Qu'un vieillard joue le rôle d'un jeune homme, lors qu'un jeune homme jouera le rôle d'un vieillard: que les décorations soient champêtres, quoique la scéne soit dans un Palais; que les habillemens ne répondent point à

la dignité des perſonnages : toutes ces diſcordances nous bleſſeront. Et il en eſt de même de l'inobſervation des trois unités. Multipliez dans une piéce de Théatre les actions principales : faites couler pluſieurs ſiecles dans l'eſpace de quelques heures : tranſportez en un moment le ſpectateur, d'une partie du monde dans l'autre : toutes ces abſurdités nous rappellent la fauſſeté du ſpectacle ; il en ſort comme une voix qui nous avertit de ne point donner à un malheur feint des larmes véritables.

CHAPITRE IV.

Il y a un plaiſir attaché à tous les mouvemens du cœur, où la haine & la crainte ne dominent point.

C'EST par les mouvemens d'amour & de haine que l'ame s'attache à ce qui

qui lui paroît un bien, & qu'elle repouſſe, ou fuit, ce qui lui paroît un mal: & ce ſont comme les deux reſſorts qui font jouer toutes nos facultés.

La haine & les paſſions qui en prennent naiſſance, ſont néceſſairement accompagnées d'un ſentiment douloureux, par l'idée du mal qui nous afflige, ou qui nous menace. Elles portent même leur poiſon juſques dans le ſang; & troublant le cours de la tranſpiration, comme on le ſait par les obſervations de *Sanctorius* elles répandent dans toute l'étendue du corps une impreſſion déſagréable. Il y a néanmoins une ſorte de douceur qui tempére leur amertume. L'ame s'y complaît comme dans les mouvemens qui conviennent le mieux à ſa ſituation préſente, & qui ont pour objet d'anéantir ce qui la menace. Tels ſont la plûpart de nos ſentimens. Le plaiſir & la douleur entrent dans leur compoſition, &

ils ſont agréables ou déſagréables, ſuivant que l'un ou l'autre de ces élemens contraires y domine davantage.

Il y a des plaiſirs vifs qui naiſſent du ſein de la haine : la deſtruction de ſon ennemi paroît le plus grand de tous les biens. Il y a même des hommes, aux yeux deſquels il n'eſt point de ſpectacle plus charmant, que la chûte de quiconque leur paroiſſoit heureux. Un bonheur étranger rendoit leur miſere plus vive, & ils applaudiſſent à tout ce qui anéantit des points de vûe qui leur étoient odieux.

Toutes ces ſortes de plaiſirs malfaiſans décelent un malheur ſecret, dont ils ne ſont qu'adoucir, ou ſuſpendre le ſentiment. Auſſi tout homme, né envieux ou méchant, eſt-il naturellement triſte.

Les mouvemens du cœur, autres que ceux de la crainte & de la haine ſont agréables. Tout ſentiment de tendreſſe, d'a-

d'amitié, de reconnoissance, de générosité, de bienveillance, est un sentiment de plaisir. Que les damnés sont malheureux! disoit *Sainte Catherine* de Gènes, ils ne sont plus capables d'aimer: Aussi tout homme né bienfaisant est-il naturellement gai.

Telle est la puissance de l'amour, il donne des charmes au chagrin même. La mort vient-t'elle d'enlever à quelqu'un l'objet d'une vive amitié? Ne faites point diversion à sa tristesse; si vous vous intéressés à ses plaisirs. Il repousseroit un consolateur importun, en s'écriant avec un de nos Poëtes:

Mon deüil me plaît, & doit toujours me plaire:
Il me tient lieu de celui que je pleure.

L'ame alors se représente vivement la personne qu'elle a aimée, elle la voit, elle en jouit, & cette jouissance imaginaire devient un plaisir réel: l'amour propre se joint à la tendresse pour rendre cette

douleur précieuse : on aime à se rappeller tous les sentimens qui nous ont flatté, & l'on s'applaudit d'avoir pû les mériter.

Ecoutons *Montagne* * qui nous rend compte de l'affliction qu'il ressentoit à la mort de son intime amie *La-Boëtie* : „Je „sais, dit-il par une trop certaine expe„rience, qu'il n'est aucune si douce con„solation en la perte de nos amis, que le „souvenir d'avoir eu avec eux une parfai„te communication. O mon ami ! n'est„ce pas un pieux & charmant office de „ma vie de faire à jamais vos obsèques, „& est-t'il aucune jouïssance qui vaille „cette privation ?

Ciceron † observe, qu'une douceur secrete temperoit de même la tristesse de *Lélius*, à la mort de *Scipion*.

Il y a eu de pieux visionnaires qui ont essayé par une abstraction de l'esprit de de-

* Essays, l. 2. c. 8. † *In Lal.*

desirer la durée de leur amour pour Dieu, & l'anéantissement du plaisir qu'ils sentoient à l'aimer. Mais retrancher l'idée du plaisir de celle de l'amour, c'est retrancher de l'idée du cercle celle de la rondeur. L'amour est parfaitement désintéressé lorsqu'on ne veut en recueillir d'autre fruit que celui d'aimer. Le désintéressement du Chrétien doit aller jusques-là, & ne peut pas aller plus loin.

S'il y a eu des Théologiens qui ont cru l'ame capable d'un désintéressement total à l'égard du plaisir : il y a eu en revanche des Philosophes qui l'ont cru incapable de tout autre mouvement que de ceux qui naissent de la vûe d'un intérêt personnel. Mais transportons-nous un moment sur nos théatres. Les spectacles même, où l'on essaie souvent de corrompre le cœur, nous apprendront qu'il est fait pour la vertu. Que de pleurs sur des Héros malheureux ! avec quelle

joye les arracherions-nous à l'infortune qui les poursuit? Leur sommes-nous donc attachés par les liens du sang ou de l'amitié? Non, certainement : mais ce sont des hommes qui nous paroissent vertueux : & nous portons en nous-mêmes un germe de bienveillance, toujours prêt à se développer en faveur de l'humanité & de la vertu, dès qu'une passion contraire n'y met point obstacle. L'Histoire nous a conservé le souvenir d'un Tyran d'une ville Grecque qui, à la représentation de l'Hecube d'*Euripide*, sortit à la fin du premier acte, honteux d'être malgré lui tout en pleurs, & d'avoir pour les mânes des Troyens une sensibilité qu'il n'avoit pas pour ses compatriotes. Cruel par interêt, & humain par penchant, il payoit sur le théatre à d'illustres Malheureux, de qui il n'avoit rien à craindre, le tribut de bienveillance qui leur étoit dû.

Puis-

Puiſque les mouvemens de l'ame ſont agréables, quand la bienveillance y domine, & ne ſont douloureux que quand c'eſt la haine : les Anciens n'ont dû regarder comme des Tragedies défectueuſes, que celles où le malheur des hommes vertueux excite en nous de l'indignation, & non pas celles où notre inquiétude, ſur leur ſort, croiſſant juſqu'à la cataſtrophe, fait enfin place à la joie de les voir heureux.

Convenons cependant avec *Ariſtote* & ſes Commentateurs, que l'interêt de notre conſervation demandant qu'on ſoit plus ſenſible à la douleur qu'au plaiſir, l'ame s'intereſſe bien plus profondément à l'infortune d'un Héros vertueux, qu'à ſa proſperité. Son bonheur auroit fait notre joie : & par le pouvoir enchanteur de la Tragedie, ſes malheurs nous pénetrent d'une affliction plus délicieuſe, que cette joie même : parce qu'ils exercent plus vi-

vement notre bienveillance, dont le charme ſecret eſt aſſez puiſſant pour changer la douleur même en plaiſir, & rendre les larmes plus agréables que le rire.

Mais par quel prodige pouvons nous être agréablement frappés ſur le théatre, de ce qui nous auroit pénétré d'horreur, ſi nous en avions été les temoins?

C'eſt la différente poſition de l'objet qui fait la différence de ces impreſſions. Plus les malheurs d'autrui ſont à portée de ſe répandre ſur nous, plus la crainte nous les rend perſonnels. Mais ceux que la Tragédie étale à nos yeux, ſe montrent à nous dans un lointain, d'où, ſans inquiéter l'amour que nous nous portons à nous-mêmes, ils intereſſent celui que nous portons à tous les hommes vertueux.

L'amour conſerve des charmes juſques dans l'indigence qui accompagne le deſir. On jouit toujours de ce qu'on eſpere, & l'on ne jouit pas toujours de ce qu'on poſ-

ſede.

ſede. Il eſt plus doux de ſe porter par ſes deſirs vers le moindre objet, que de poſſeder les plus grands biens dans l'inaction du cœur.

L'eſperance donne de l'agrément à la nouveauté des biens qui s'offrent à nous : avides de plaiſirs, nous nous flattons d'en recevoir de tous les objets inconnus qui ſemblent nous en promettre.

La vérité doit à cet eſpoir ſecret une partie de ſon éclat. Elle a ſouvent l'avantage de flatter, ou l'eſprit par le ſuccès d'une recherche difficile, ou le cœur par les biens qu'elle lui promet. Mais d'ordinaire ſon principal attrait s'efface dès qu'elle nous eſt connue : ce qui nous invitoit à en faire l'acquiſition s'évanouït quand elle eſt acquiſe : ſon utilité réelle fait alors tout ſon merite.

La nouveauté n'a plus les mêmes attraits pour les vieillards. Ils ont appris à ſe défier des promeſſes qu'elle leur fait.

L'a-

L'agrément de la varieté tient à celui de la nouveauté. Dans une multitude d'objets différens qui ſe préſentent à nous, il y en a toujours qui nous offrent quelque choſe de nouveau.

Tel eſt le merite de la varieté. Elle a ſouvent la préférence ſur l'ordre, & ſur les proportions. Ne fait-elle pas tous les jours quitter les jardins les plus réguliers, pour ſe promener dans les campagnes?

Quelque agréable qu'elle ſoit, elle ne ſuffit pas pour donner aux ouvrages de l'art toute la perfection dont ils ſont ſuſceptibles, & que, par conſéquent, des goûts délicats ſont en droit d'exiger. Les Architectes Goths partageoient leurs édifices en quantité de différentes portions; une multitude de petites ſtatues chargeoit la façade de leurs plus beaux bâtimens. Cette maniere parut meſquine aux grands Artiſtes du ſeizieme ſiécle, comme *Caſtel-*

Pelvetro nous apprend qu'il l'avoit ouï dire à *Michel-Ange*: & ils rappellérent dans les beaux Arts cette grandeur qui brille dans les monumens des Grecs & des Romains.

Obſervons néanmoins avec l'Auteur des Réfléxions ſur la Peinture, & ſur la Poëſie, qu'il y a des ſujets qui ſemblent demander à être peints en petit. Cet Ecrivain célébre ne croit pas qu'on puiſſe en marquer la raiſon. Mais il me ſemble que c'eſt le caractere des perſonnages qui en decide. Une taille majeſtueuſe ſiéroit mal à un Acteur groteſque. Quoiqu'il en ſoit, ſi un ouvrage de l'art ne fait point ſur les ſens, ou ſur l'imagination une impreſſion grande, forte & diſtincte, il n'excitera jamais dans l'ame des ſentimens vifs, profonds, & durables: & c'eſt à cette eſpece de ſentimens que la Poëſie, l'Eloquence, la Peinture, la Muſique, tous les beaux Arts doivent

leurs

leurs charmes les plus puiſſans. En vain de grands Artiſtes flatteront-t'ils nos yeux, ou nos oreilles, par l'imitation la plus parfaite: s'ils ne nous préſentent point d'objet intereſſant, nous ne rendrons à toute leur induſtrie, que le foible hommage d'une admiration momentanée: & nous leurs reprocherons de n'avoir pas employé leurs talens à faire naître des ſentimens dans le cœur, ſource unique des vrais plaiſirs.

CHAPITRE V.

De la Beauté du Corps, de l'Eſprit & de l'Ame.

LA Nature ne s'eſt pas bornée à nous éclairer par le ſentiment ſur ce qui ſe paſſe en nous-mêmes. Il y a des qualités d'autrui qui forment pour nous un ſpectacle agréable ou affligeant, ſuivant qu'el-

qu'elles ſont favorables ou contraires à l'exiſtence de ceux qui les poſſédent.

On ne peut ſans une ſecrette horreur enviſager dans les autres hommes des membres déchirez, des excreſcences incommodes, des couleurs cadavereuſes. Au contraire, une heureuſe température dans le ſang s'annonce par l'agrément des couleurs, & les organes qui, ſans avoir rien d'inutile, ont préciſement tout ce qu'il faut pour executer parfaitement leurs fonctions, ſe caractériſent par l'agrément des traits.

Quelques parties du corps, telles que le front, ſont ſuſceptibles de diverſes formes qui ne les rendent point incapables de remplir leur deſtination. La beauté en eſt alors arbitaire. C'eſt ainſi qu'en Egypte & en Syrie, une prévention favorable embelliſſoit des traits, qui n'avoient d'autre mérite que de donner quelque reſſemblance avec *Alexandre* & *Cléopatre*.

La beauté ſe différencie ſuivant les différentes places que la Nature nous a aſſignées. Elle brille dans l'Hercule Farneſe, de même que dans la Venus de Médicis. Elle ſe montre juſques ſur le front auſtere & dans les rides du Moyſe de *Michel-Ange*. Il y a pour chaque âge, & pour chaque ſexe, une ſorte de fleur attachée à toute conformation favorable.

Certains climats ſont ſteriles en beautés régulieres. On y place l'idée du beau, non ſur ce qui l'eſt réellement, mais ſur ce qui eſt le moins laid.

Les qualités de l'eſprit fourniſſent un ſpectacle encore plus agréable que celles de la figure. Il n'y a que l'envie ou la haine, qui puiſſent rendre inſenſible au plaiſir d'appercevoir en autrui cette pénétration vive, qui, au premier coup d'œil, ſaiſit le vrai; ou cette imagination heureuſe, qui en fait des peintures intereſſantes.

Les

Les graces ſont plus belles que la beauté du corps, parce qu'elles ſont comme un voile tranſparent, à travers lequel l'eſprit ſe montre. Elles ſont attachées au juſte rapport des attitudes, des geſtes, des mouvemens, des expreſſions, des penſées, avec la fin qu'on s'y propoſe; & elles y jettent d'autant plus d'agrément, que les moyens les plus convenables paroiſſent avoir été ſaiſis avec plus de facilité.

La beauté de l'eſprit, quelque brillante qu'elle ſoit, eſt effacée par la beauté de l'Ame. Et les ſaillies les plus ingénieuſes n'ont point l'éclat des traits qui peignent vivement une ame courageuſe, déſintereſſée, bienfaiſante. Les échos de nos Théatres applaudiront toujours à la magnanimité du grand Prêtre qui *craint Dieu, & n'a point d'autre crainte:* & le genre humain applaudira dans tous les ſiécles au regret qu'avoit *Titus*, d'avoir

perdu le tems, qu'il n'avoit point employé à faire des heureux.

Ces traits de l'ame nous inſpirent quelquefois une vive paſſion pour des morts. Pourquoi *Plutarque* dans ſes Paralléles, a-t'il ſur des Hiſtoriens ſupérieurs à lui, l'avantage de ſe faire relire, de façon qu'on croit toujours le lire pour la premiere fois? C'eſt qu'il y fait en quelque ſorte l'hiſtoire de la nobleſſe des ſentimens.

Des hommes célébres par la connoiſſance du cœur humain, paroiſſent avoir cru que le charme qu'avoit pour nous la beauté de l'ame, n'étoit que la joie ſecrette qu'avoit l'amour propre, d'enviſager en autrui des qualités favorables à ſes interêts particuliers. Mais un traître eſt infame, même aux yeux de la nation qu'il ſauve par ſa perfidie. Un diſſipateur eſt ridicule, même aux yeux de celui qu'il enrichit par ſa ruine. Au contraire, un incon-

inconnu, un mort, nous frappent agréablement par une action vertueuse, dont nous sommes sûrs de ne pouvoir jamais recueillir aucun fruit; & il n'est pas même impossible que, dans un ennemi, la grandeur de courage ne nous charme, en même tems qu'elle nous intimide.

Il en est de la beauté de l'ame, comme de celle du corps. Elle caractérise des qualités qui sont de nature à maintenir l'existence de ceux qui les possèdent. Quoi de plus favorable, dans l'état de foiblesse où nous sommes, que de mettre, par notre bienveillance, les autres hommes dans nos interêts, de pouvoir conserver toute sa présence d'esprit dans les plus grands périls, & de trouver dans le sein de ses propres facultés, une richesse & une grandeur indépendante de la fortune?

Mais s'il est vrai que la beauté du corps, de l'esprit, & de l'ame désigne

des qualités avantageuſes à ceux qui les poſſédent; pourquoi ces qualités vont-elles porter le plaiſir dans une ame à qui elles ſont entierement étrangeres?

Admirons ici la ſageſſe & la bonté de notre Auteur.

Si nous jettons les yeux ſur la foibleſſe de l'homme dans l'enfance, dans les infirmités, dans la ſolitude, dans la vieilleſſe, ſur ſes talens pour les Arts & pour les Sciences, ſur ſon goût pour l'eſtime, la louange, l'amitié, la compagnie; nous reconnoîtrons bien-tôt qu'il eſt né pour vivre en ſocieté, & que des nœuds ſecrets l'attachent intimement à ceux qui l'environnent. Or, dans cette ſituation, rien n'étoit plus important pour nous, que de diſcerner, d'un coup d'œil, ceux dont le commerce peut nous être pernicieux, ou utile. Appercevons-nous des couleurs cadavereuſes, des travers dans l'eſprit, de la noirceur dans l'ame? Ces qua-

qualités, funeſtes à celui qui les a, & dangereuſes pour ceux qui l'approchent, nous frappent par leur difformité; & c'eſt comme un cri de la Nature qui nous avertit de nous précautionner contre un ennemi qui nous menace. Au contraire une heureuſe conformation des organes, la fineſſe de l'eſprit, la beauté de l'ame, en contribuant au bonheur de celui qui les poſſéde, peuvent en même tems contribuer au bonheur de ceux qui ſont en commerce avec lui. Des traits brillants embelliſſent à nos yeux ces qualités étrangeres, & nous annoncent qu'elles peuvent nous être favorables, ſuivant les différentes circonſtances où nous nous trouverons. Et c'eſt apparemment cette attention bienfaiſante de la Nature qui a occaſionné la mépriſe de ceux, qui, au lieu de reconnoître le doigt de Dieu dans la beauté de l'ame, ont cru qu'elle avoit ſa ſource dans les réfléxions de l'amour-propre, ſur

ce qui pouvoit lui être avantageux : comme si la vive impression qu'elle fait sur nous, ne devançoit pas toutes nos observations.

La beauté des mœurs, cette fleur si précieuse de l'humanité, n'est autre chose que la beauté de l'ame marquée par la conduite de la vie. Si dans les ouvrages de l'Art, le rapport des moyens à une fin suffit pour les embellir ; quel spectacle plus agréable que le rapport de toutes les actions d'un homme vertueux, à une fin qui soit assortie à ses talens, à son état, au bonheur de ce qui l'environne, & par conséquent au sien propre ? Au contraire, qu'elle difformité plus choquante, que d'immoler à l'intérêt, l'amitié ou la justice ? que de se dégrader par les objets qu'on recherche, de se livrer aveuglement aux conseils d'une présomption téméraire, ou de changer continuellement de principes.

Tour-

Tournant au moindre vent, tombant au moindre choc,
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc?

Diotime, si célebre par les éloges de *Socrate*, avoit donc grande raison de l'exhorter à n'envisager les beautés de la Nature, & de l'Art, * que comme des dégrés qui l'élevassent à une beauté supérieure. Epurons, étendons, & perfectionnons notre goût pour le beau. La sagesse en est une branche. C'est être vertueux que de rendre à la beauté des mœurs l'hommage d'amour & de respect qui lui est dû.

C'est la beauté de l'ame & celle de l'esprit qui forment par leur réunion, cette qualité si précieuse, & si rare, qu'on ne désigne qu'imparfaitement par le terme *d'urbanité*, & qui brille avec tant d'éclat dans la plûpart des ouvrages de *Platon* & de *Ciceron*. Politesse noble qui sçait approuver sans fadeur, louer sans jalousie,

* Plat. *in Sympos.*

railler ſans aigreur; qui ſaiſit les ridicules avec plus de gaieté que de malice; qui jette de l'agrément ſur les choſes les plus ſérieuſes, ſoit par le ſel de l'ironie, ſoit par la fineſſe de l'expreſſion; qui paſſe legérement du grave à l'enjoué, ſçait ſe faire entendre en ſe faiſant deviner, montre de l'eſprit ſans en chercher, & donne à des ſentimens vertueux le ton & les couleurs d'une joie douce.

L'air du viſage & de la perſonne raſſemble quelquefois ſous un même point de vûe, toutes les différentes eſpéces de Beautés. C'eſt un aſſortiment de la figure avec les mouvemens, qui caractériſe les qualités du tempéramment, de l'eſprit, & de l'ame.

L'heureuſe conformation des organes s'annonce par un air de force: celle des fluides, par un air de vivacité: un air fin eſt comme l'étincelle de l'eſprit: un air doux promet des égards flatteurs: un

air

air noble marque l'élevation des ſentimens : un air tendre ſemble être le garant d'un retour d'amitié.

Tous ces différens airs ſont agréables, non ſeulement par les qualités qu'ils expriment, mais encore par les ſentimens qu'ils font naître dans celui qui les apperçoit : & ils le ſont plus ou moins, ſuivant leurs rapports ſecrets avec nos diſpoſitions particulieres.

Les animaux qui nous frappent par leur beauté, la doivent ſur-tout à l'éclat de leur couleur, aux graces qu'ils nous paroiſſent avoir dans leurs mouvemens, & aux ſentimens qu'ils nous ſemblent exprimer par leur air.

CHAPITRE VI.

De l'agrément attaché aux biens honnêtes, c'eſt-à-dire, à ceux qui nous prouvent notre perfection.

JUſqu'ici j'ai conſideré les objets qui ſont agréables par eux-mêmes. Il y en a d'autres qui ne le ſont que par leur rapport avec ces premiers objets: telle eſt la perfection.

De tous les biens qui nous flattent par les promeſſes qu'ils nous font, la perfection eſt le plus précieux. Elle eſt comme le gage du bonheur. Un charme ſecret accompagne tout ce qui nous perſuade que nous la poſſédons. Mais cette idée ſi intéreſſante, nous la compoſons, à notre gré, des divers matériaux que nous fourniſſent l'éducation, le tempérament, la ſocieté, nos propres réflé-

xions;

xions; nous la formons d'ordinaire, d'un aſſemblage de qualités qui nous ſont étrangeres, & que le caprice de la fortune nous donne, & nous enleve: erreur groſſiére, dont la raiſon triomphe aiſément, & qui triomphe preſque toujours de l'homme le plus raiſonnable.

Le principal objet de la Philoſophie morale eſt d'éclaircir nos idées ſur ce point.

Confucius & *Zénon* ont établi la perfection dans un uſage de nos facultés convenable à la nature de notre être. Nous ſommes nez intelligens, nous ſommes deſtinez à vivre en ſocieté; nous ſommes donc parfaits, quand la vérité regne ſur nos jugemens, & l'équité ſur nos actions.

Pythagore, *Socrate*, & dans toutes les Religions, les Théologiens, ont jugé que la perfection de l'homme, de même que celle de tous les ouvrages des êtres intelligens,

ligens, dépendoit du rapport de ſes facultés aux intentions de ſon Auteur.

Enfin, ſuivant *Epicure*, l'homme eſt parfait, quand ſa façon de penſer & d'agir, eſt de nature à le conduire par la voie la plus courte & la plus sûre, vers la fin qu'il ſe propoſe, c'eſt-à-dire, vers ſa félicité.

Ces trois différentes façons d'enviſager la perfection, rentrent l'une dans l'autre, & doivent ſe réunir. La perfection conſiſte dans la poſſeſſion des qualités du corps, de l'eſprit, & de l'ame, leſquelles nous mettent à portée de nous procurer un ſolide bonheur, en conformité des intentions de notre Auteur, gravées dans la nature de notre être.

Nous ſommes d'autant plus parfaits, que le corps a moins de principes de maladie, & qu'il eſt plus capable d'exécuter les mouvemens qui lui ſont ordonnés; que l'eſprit a moins de principes d'er-

d'erreur, & plus de facilité à ſaiſir, & à expoſer le vrai; enfin que l'ame a dans la nature de ſes goûts, moins de principes de regrets, de chagrin, d'inquiétude, & qu'elle eſt plus diſpoſée à regler toutes ſes volontés par des jugemens clairs & certains, qui aient pour objet un bonheur ſolide & durable.

Mais ce bonheur ſolide & durable ne le bornons point à un petit nombre d'années. Le ſentiment intérieur doit convaincre tout être penſant qu'il eſt indiviſible, & par conſéquent immortel. La perſpective d'une félicité avenir doit donc toujours être pour nous, la partie la plus intereſſante de notre bonheur préſent.

C'eſt d'une idée de perfection que l'amitié emprunte ſes charmes. *Epicure* & d'autres Philoſophes, ont cru qu'elle avoit ſa ſource dans l'impuiſſance où nous ſommes de nous procurer, ſans l'entremiſe d'autrui, les biens néceſſaires à la vie.

Mais

Mais s'il y a une liaiſon qui n'eſt qu'un trafic d'intérêts, il en eſt un autre dont l'objet eſt plus noble. On y enviſage moins des ſecours étrangers, que des preuves de perfection. Les bienfaits de *Claude*, diſoit *Paſſiénus*, me ſont plus précieux que ſon amitié; mais l'amitié d'*Auguſte* m'étoit bien plus précieuſe que ſes bienfaits. *

Le charme de la grandeur n'eſt pas, comme paroît l'avoir cru M. *Paſcal*, d'empêcher les Grands de penſer à eux. C'eſt plûtôt que tout ce qui les environne, travaille continuellement à embellir l'idée qu'ils ont de leurs perſonnes.

La plûpart des vices ne parviennent à nous dégrader, que parce qu'ils nous flattent. Nous nous bornons à recevoir d'une perfection apparente cette ſatisfaction intérieure, qui devroit être le fruit privilegié d'une perfection réelle. Frivoles que

* Senec. L. 10. *de Benef.*

que nous ſommes, un fantôme ſuffit pour faire ſur nous l'impreſſion la plus vive: tout ce qui peut ſe couvrir d'une apparence de force, d'habileté ou de bonté, peut ſe montrer à nous avec des charmes enchanteurs.

C'eſt cette perfection chimérique qui donne du prix à la vengeance. *Ariſtote* a juſtifié par différens faits, que lorſqu'on eſt également animé contre pluſieurs de ſes ennemis, une vengeance éclatante priſe de l'un d'eux, affoiblit le reſſentiment contre les autres. On a ſignalé ſa puiſſance, & l'on eſt moins ardent à en rechercher une ſeconde preuve.

Mais l'orgueil pour nous flatter, n'a pas beſoin d'étaler à nos yeux un appareil brillant de nos perfections. Tout ce qui abaiſſe les autres hommes, nous éleve, par la comparaiſon que nous faiſons de leur état avec le notre. Leurs fautes, ou leurs diſgraces deviennent pour nous

nous des objets de plaiſanterie, à moins qu'elles ne ſoient des objets de compaſſion. La Nature nous attendrit ſur les maux d'autrui, lorſqu'ils nous paroiſſent conſidérables. Mais ſont-ils légers? Nous aimons à jouir de cette ſorte de ſupériorité que nous donne l'avantage de nous en croire exemts.

Ce ſeroit ſans doute bannir l'enjouement de la Societé, que de proſcrire cette raillerie innocente, qui exerce avec gaieté, ſur de legers défauts, une juſtice, qui ſemble leur être dûe. Mais malheur à ceux qui aiment à s'appeſantir ſur les imperfections d'autrui. Ce penchant malin décéle une miſere réelle. Eſt-ce être riche que de l'être par l'indigence d'autrui?

Il en eſt de notre perfection comme de tout ce qui eſt ſuſceptible de preuve. Elle ſe prouve à nous, non-ſeulement par la voix du ſentiment, mais encore par celle de l'autorité. Indé-

Indépendamment de tout motif d'intérêt, nous souhaitons l'approbation de ceux avec qui nous vivons. A peine l'amour propre ose-t'il s'approuver lui-même, quand un suffrage étranger ne se joint pas au sien. Cette ardeur pour l'estime est naturellement proportionnée à l'étendue des talens; & une grande élevation dans l'esprit & dans le cœur, porte à rechercher des témoignages de son excellence dans le jugement des hommes de tous les lieux & de tous les siécles. Il est vrai qu'on peut dire du Sage, s'il est quelqu'un qui mérite ce nom, ce que le plus ancien des Tragiques a dit d'un de ses héros: *Content d'être estimable, il n'aspire point à le paroître.* * mais il ne se guérit du désir de la gloire, qu'en le portant bien plus loin que le reste des hommes: il veut être approuvé de Dieu même.

Non-seulement l'estime nous flatte par

E l'i-

* *Æschyle d'Amphiaraüs.*

l'idée favorable qu'elle nous donne de nos qualités personnelles ; mais encore parce qu'elle nous persuade que les autres envisagent notre félicité comme faisant partie de la leur. Nous sommes dans une si grande dépendance les uns des autres, qu'il n'est aucun homme qui ne puisse troubler notre bonheur, & qu'il en est toujours plusieurs à portée de le procurer, ou de l'augmenter. Quoi de plus heureux, dans cet état de foiblesse, que d'appercevoir autour de nous une inclination générale à favoriser nos desirs ?

Mais si l'estime d'autrui n'a d'attrait pour nous, que par le bonheur qu'elle nous promet, comment peut-on la rechercher par le sacrifice de sa propre vie ? L'Histoire a immortalisé des Grecs, des Romains, des Chinois, qui se sont dévoués à une mort certaine, sans qu'ils paroissent en avoir eu d'autre motif que d'échanger leur vie contre les louanges

de

de la postérité. Par quel prodige, des hommes qui n'ont connu d'autre vie que la présente, ont-ils pu consentir à cesser d'être, pour être heureux?

Le principe de cet héroïsme, suivant *Cicéron*, est toujours une espérance secrette de jouir de sa réputation, dans le sein même du tombeau. Un sentiment confus de notre immortalité agit sur ceux mêmes qui n'ont pas de ce dogme une idée bien distincte. Mais il y a quelque chose de plus: il ne seroit pas impossible que ces hommes célèbres aient été plus heureux par leur mort, qu'ils ne l'eussent été par leur vie. Admirés de leurs amis & de leurs compatriotes, persuadés qu'ils le seroient de leurs ennemis mêmes, de leur postérité, de tout le genre humain, cette épaisse nuée de tant d'admirateurs a pu, pour des imaginations vives, former un spectacle, dont le charme, quoi-que de peu de durée, leur pa-

rut d'un plus grand prix, qu'une plus longue ſuite de ſentimens agréables, mêlés d'amertume & d'ennui.

Les qualités qui nous diſtinguent des autres hommes, ne ſont pas les ſeules qui nous flattent; tout ce qui nous prouve la perfection de notre eſpèce fait ſur nous une impreſſion de plaiſir.

La grandeur & la varieté des objets, le ſublime dans la penſée & dans les ſentimens, paroiſſent devoir la plus grande partie de leurs charmes, à la preuve qu'ils nous fourniſſent de la grandeur de l'eſprit. Et ſi la repréſentation d'un objet nous plaît davantage dans un tableau, que dans une eau tranquille; c'eſt apparemment, que l'image repréſentée dans l'eau ne flatte que nos yeux; au lieu que l'Art du Peintre, ou du Sculpteur, en animant la toile ou le marbre, énorgueillit encore notre amour propre, par une réflexion qui ſouvent doit bien l'hu-

l'humilier : Que fait un homme dont un autre homme ne soit capable ?

CHAPITRE VII.

Des modifications du cerveau, qui précédent ou accompagnent les sentimens agréables.

JE n'ai jusqu'ici recherché la source du plaisir que dans l'Ame, ou dans les organes du sentiment. A leurs différentes modifications, il en répond toujours dans le cerveau de parallèles & de proportionnées, dont les vestiges se conservent par la mémoire. Nous seroit-il possible d'en percer le mystere ? C'est ici principalement, où il semble que la Nature s'est couverte d'un voile, que jamais les mortels ne pourront lever. Mais si nous ne devons pas nous livrer à l'espérance de voir, ne renonçons pas du

moins au plaiſir de deviner. Qu'au défaut de l'expérience, l'art de conjecturer nous prête ſon flambeau.

"On ne peut obſerver la Nature, ſans appercevoir qu'une ſimplicité féconde fait le caractere de ſes loix. Nous pouvons donc juger de l'impreſſion qui ſe fait ſur le cerveau, par celle qui ſe fait ſur les organes des ſens, qui en ſont comme des extenſions & des branches. Un objet qui eſt agréable, exerce donc les fibres du cerveau, ſans les affoiblir ou les épuiſer; ce qui eſt douloureux, les bleſſe; & ce qui eſt ennuyeux, les laiſſe dans l'inaction.

Ce n'eſt pas ſeulement le degré du mouvement dans les fibres du cerveau, qui y fait éclore le plaiſir; c'eſt principalement le rapport qu'ont entr'eux les différens mouvemens qui y ſont imprimés. La Théorie de la Muſique, en nous apprenant que les accords les plus agréables, ſont

ſont ceux où les vibrations, qui les forment, ſe réuniſſent plus ſouvent, a déterminé de grands Phyſiciens à croire que les couleurs, les odeurs, & les ſaveurs, dont le mêlange étoit agréable, excitoient auſſi dans les organes de la vûe, de l'odorat, & du goût, des vibrations qui s'accordent & s'entretiennent. Ne ſommes nous donc pas de même autorifés à conjecturer que la ſymmétrie, la rime, les proportions, l'imitation, le juſte rapport des moyens à une fin & à un objet principal, enfin la plûpart des agrémens qui brillent dans les ouvrages de la Nature & de l'Art, font auſſi ſur les fibres du cerveau, des impreſſions agréables, parce qu'elles y excitent des mouvemens liés, qui ſe prêtent un mutuel ſecours.

Mais pourquoi les qualités qui forment la beauté du corps, de l'eſprit & de l'ame, nous frappent-elles ſi agréablement, lors même que nous n'appercevons pas

les rapports secrets d'utilité, qui en font le mérite réel? Ces agrémens ont leur source dans l'attention qu'a eu l'Auteur de la Nature, de former les hommes de façon que, malgré l'amour propre qui les divise, ils sont tous membres d'un même corps. Leurs biens & leurs maux leur sont communs, quand des dispositions particulières n'y mettent point obstacle. Une personne délicate ne peut appercevoir en autrui un membre déchiré, sans ressentir dans la même partie du corps le contre-coup de la blessure; & si, dans un homme robuste, cette impression est moins sensible, elle n'en est pas moins réelle.

Les sentimens affligeans ne sont pas les seuls qui se répandent comme par une espece de contagion, il suffit d'avoir de la gaieté dans l'esprit, pour la communiquer à ceux qui nous approchent.

Il paroît donc que les précieuses qualités qui forment la beauté du corps, de l'es-

l'eſprit & de l'ame, font ſur le ſpectateur une impreſſion agréable, parce qu'elles font naître dans ſon cerveau un mouvement qui tend à les lui communiquer, & qui y réuſſiroit, ſi des diſpoſitions particulieres ne s'y oppoſoient pas.

On a dit de la Géométrie, qu'elle avoit préſidé à la conſtruction des Cieux; on peut dire de l'harmonie, qu'elle a préſidé à la conſtruction de nos cerveaux. Quel treſſaillement, quel friſſonnement n'excitent pas certains airs? Quelle ardeur la Muſique n'inſpire-t'elle pas pour la danſe? Quels miracles n'opere-t'elle pas dans la guériſon ſubite de certaines maladies? Ce jeu des fibres du cerveau qui s'aſſortit ſi aiſément avec celui des cordes d'un inſtrument, ne nous annonce-t'il point que nos cerveaux ſont en effet des inſtrumens à cordes compoſés d'une multitude de fibres nerveuſes, différemment tenduës, & ſuſceptibles d'une in-

finité de vibrations différentes ? Ils se communiquent leurs mouvemens par l'entremise des yeux & des oreilles : & ils s'en communiquent d'autant plus, qu'il se trouve entr'eux plus de cordes dont les mouvemens conspirent ensemble, ou que les cordes des uns ont plus de force pour ébranler celles des autres.

Il y a des ames qui, au premier coup d'œil, s'attirent l'une l'autre plus fortement que l'aiman n'attire le fer : & rien n'égale la facilité qu'ont ceux qui s'aiment de se transmettre leurs idées ; leurs cerveaux sont montés à l'unisson.

Il est d'autres hommes à qui la Nature semble avoir donné une sorte de souveraineté sur leurs semblables. Ils réduisent quelquefois à l'esclavage les courages les plus fiers, & les Rois les plus puissans. On demandoit à la Maréchale d'*Ancre* accusée de magie, par quel charme elle exerçoit tant d'empire sur les esprits, je

n'en

n'en ai jamais employé d'autre, répondit-elle à ſes Juges, que l'aſcendant des ames fortes ſur les autres ames. C'eſt par la force de ce charme que *Mahomet* & *Cromwel* ont bouleverſé à leur gré, l'un l'Arabie, l'autre l'Angleterre. L'Hiſtoire nous apprend que quiconque vivoit avec eux étoit bien-tôt pénétré de tous leurs ſentimens; les fibres de leur cerveau ſuſceptibles de l'ébranlement le plus vif en excitoient aiſément un pareil dans le cerveau de ceux qui les approchoient.

Mais par quelle méchanique les vibrations des fibres du cerveau peuvent-elles paſſer dans un cerveau étranger? L'hypothèſe ingénieuſe de M. de *Mairan* ſur la tranſmiſſion des ſons, jette quelque jour ſur ce myſtere. Le ſon parvient juſqu'à nous, parce qu'il y a des fibres du corps ſonore, des parcelles de l'air, des fibres de l'oreille, & enfin des fibres du cerveau, qui forment comme une chaîne continuë

de

de cordes qui ſe communiquent leurs mouvemens. Et il y a auſſi lieu de croire que quand l'état de notre ame ſe marque à des yeux étrangers par les mouvemens du corps, par les couleurs du viſage, par la diſpoſition de l'œil; il ſe forme, depuis notre cerveau juſqu'à celui du ſpectateur, une chaîne de cordes à l'uniſſon, qui portent à l'un les vibrations des fibres de l'autre.

Un rapport ſecret avec les diſpoſitions de notre cerveau donne naiſſance à la ſympathie, & à tous les goûts bizarres qui nous font trouver dans certains objets, des agrémens particuliers, inviſibles au reſte des hommes. Ce qui nous plaît davantage n'eſt pas toujours ce qui mérite davantage de plaire. Eſt-on livré à une profonde mélancolie? On n'aime que des lieux ſombres dont l'approche fait expirer la joie. Il n'eſt rien qui faſſe ſur nous une impreſſion plus agréable, que ce qui excite

excite dans les fibres du cerveau, des vibrations qui entretiennent dans l'ame, les ſentimens où elle ſe complaît.

Un enfant nouvellement né ſemble devoir être le rebut de tout l'univers; c'eſt néanmoins de tous les objets le plus charmant pour ceux de qui il tient la naiſſance. Mais cet agrément ſingulier n'eſt point attaché à ſa perſonne. Ce n'eſt gueres que dans les Poëmes, ou dans les Romans, que ſe montre le diſcernement de l'inſtinct paternel: la mere la plus tendre pourroit embraſſer comme ſon fils celui qu'on auroit ſubſtitué à la place du ſien. Il paroît donc que c'eſt dans le cerveau des peres & des meres qu'eſt la ſource de leur tendreſſe. Il eſt diſpoſé de façon qu'ils ne peuvent enviſager qu'avec un extrême plaiſir un fruit de leur amour, formé de leur propre ſubſtance, qui ſera pour eux un ſujet affectionné que la Nature ſoumet à leurs loix, qui leur rendra dans

dans leurs infirmités, & dans leur vieillesse, les secours qu'ils lui auront donnés dans l'enfance, & qui sera l'héritier de leurs biens, de leurs idées & de leurs affections.

Il faudroit présentement, pour achever cette legere esquisse de la Physique des sentimens, indiquer dans le cerveau la portion principale, siége du plaisir & de la douleur, qui reçoit l'empreinte des objets voisins; & qui agit en conséquence sur nos organes; ce doit être une partie solide, puisqu'il s'y grave des caracteres que le cours de plusieurs années n'efface point. Cette membrane nerveuse doit embrasser & toucher les extrêmités de chaque nerf du sentiment, pour en recevoir toutes les différentes impressions; elle doit dominer sur l'origine de chaque nerf du mouvement, pour pouvoir lui imprimer des mouvemens assortis aux vibrations qu'elle ressent. Il semble que ces différens ca-

racteres

facteres se rassemblent tous dans la membrane que les Anatomistes appellent *pie-mere*, & qui, suivant l'expression de M. *Vinslow*, enveloppe toute la masse du cerveau, y est fort adhérente, & produit, par quantité de replis & de duplicatures particuliéres, un grand nombre de cloisons multipliées & ondoyantes, qui s'insinuent dans toutes les circonvolutions, & pénétrent l'intérieur de toutes les différentes couches du cerveau & du cervelet.

S'il étoit vrai cependant qu'il fût quelquefois arrivé, que le retranchement d'une portion considérable de la *pie-mere*, n'eût donné aucune atteinte aux facultés du sentiment; il y a lieu de croire, que ce ne seroit point cette membrane nerveuse qui en seroit le siége. Quoi-qu'il en soit, il n'y a guéres que le hazard de quelques accidens malheureux, qui puisse sur cette matiére éclaircir tous nos doutes.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Du rapport que les loix du Sentiment ont à notre conſervation.

TOus les ſentimens agréables ſe réduiſent à deux claſſes différentes.

Les uns ſont des preſens de la Nature qui préviennent toutes nos réfléxions : tels ſont non-ſeulement les plaiſirs des ſens, mais encore la plûpart de ceux de l'eſprit & du cœur ; la beauté du corps, de l'eſprit, & de l'ame, & les divers agrémens qui brillent dans les ouvrages de la Nature & de l'Art. Ils ſont attachés à ce qui exerce les organes de nos facultés ſans les fatiguer. C'eſt à ces organes que nous devons à chaque inſtant notre conſervation ; & il nous importoit que le plaiſir caractériſât tout ce qui y favoriſe le jeu des fibres, & le mouvement des fluides.

Il

Il y a une autre classe de sentimens agréables : ce sont ceux qui doivent naissance à notre façon de penser, & qui s'anéantissent par le changement seul de nos idées. Celui-ci n'aspire qu'à l'indépendance : celui-là consent à obéir pour pouvoir parvenir à commander : l'un ne se plaît qu'à grossir des trésors qui lui sont inutiles, l'autre qu'à dissiper des biens qui lui sont nécessaires. C'est principalement cette influence de nos pensées sur nos plaisirs qui caractérise l'espece humaine.

Notre cœur se porte d'abord vers tous les sentimens particuliers qui nous sont agréables. Mais bien-tôt instruits par l'expérience qu'il y a des plaisirs qui marchent à la suite de la peine, & des peines qui marchent à la suite du plaisir, nous aspirons à la possession & des sentimens qui nous sont les plus précieux, & des qualités que nous estimons le plus.

Nous nous formons ainſi des idées de félicité & de perfection qui effacent à nos yeux tout autre bien. Le pouvoir d'appliquer à divers objets ces deux idées importantes nous devient ſouvent pernicieux; mais ce ſeroit être ennemi de l'homme, que de le rendre inſenſible aux impreſſions qu'elles font ſur lui. Elles nous conſolent dans nos diſgraces, nous animent dans nos travaux, & jettent des fleurs ſur les chemins qu'elles nous invitent de prendre. Nous leur devons les plaiſirs les plus purs, tout ce qui fait la gloire & le bonheur de la ſocieté, les Arts, les Sciences, toutes les vertus: nous leur devons même juſqu'à notre conſervation. Les animaux n'ont preſque d'autre beſoin que de ſaiſir les alimens qui s'offrent à eux: l'homme naît dans l'indigence la plus complette, ſans vêtement, ſans aſyle, & preſque ſans autre nourriture, que celle qui doit être le fruit

de

de ſes travaux. Sa reſſource la plus certaine eſt de pouvoir, à la faveur de ſes réfléxions ſur le paſſé, prendre des meſures pour l'avenir. Les idées de perfection & de bonheur ſont les mobiles qui le déterminent à cette attention importante, & qui, en conſéquence, développent toutes ſes différentes facultés.

CHAPITRE IX.

Où l'on recherche pourquoi les loix du ſentiment, étant les mêmes pour tous les hommes, il y a tant de différence dans les goûts.

APrès avoir eſſayé d'expoſer les loix du ſentiment, obſervons-en l'un des effets les plus ſinguliers, dans la diverſité des goûts, qui, néanmoins, leur doivent tous également la naiſſance. On diroit preſque que pour les Peuples du

Nord, ou du Midi, pour ceux qui ſont ſéparés par un bras de mer, ou par une chaîne de montagnes, que dis-je, pour des hommes nés dans l'enceinte d'une même famille, il y auroit des ſources de plaiſirs & d'agrémens toutes différentes, ce qui eſt pour les uns le charme des yeux, des oreilles, de l'eſprit, en eſt pour d'autres le ſupplice.

La diverſité des organes en eſt la principale cauſe : c'eſt ainſi que des fibres de l'œil tendres & délicates aiment mieux le violet que l'orangé : parce que, comme on le ſait par les expériences, de M. *Newton*, le violet eſt une couleur attachée à des rayons plus foibles : & l'orangé obtiendra, à ſon tour, la préférence, au jugement de ceux dont les fibres de l'œil ſont plus fermes & plus ſolides.

Des ſons rudes pour un Peuple délicat ne le ſont point pour des Peuples groſſiers : un homme dont parle *Petrarque*,

que, étoit moins charmé du chant des roſſignols que d'un concert de grenouilles. Les fibres de ſon oreille étoient apparemment ſi compactes qu'une ſuite de cris perçans les ébranloit ſans les fatiguer.

La Nature a peut-être plus diverſifié les cerveaux que les organes des ſens. Quelle différence entre le ſalpêtre d'une tête Indienne, & les glaces d'une tête Laponne ! L'impreſſion du même objet ne doit pas être la même ſur des ſubſtances ſi différentes. Auſſi chez les Peuples du Midi la déclamation pour être agréable, doit-elle être bien plus animée que chez les Peuples du Nord, parce qu'elle doit y être aſſortie à un ſentiment bien plus vif.

Les bornes ou l'étendue des connoiſſances ſont encore des cauſes de la bizarrie des goûts.

A la vûë du même objet les uns ſont

uniquement frappés des agrémens réels qui y sont; d'autres se livrent à l'impression que fait sur eux la privation de quelques beautés qui y manquent.

Les Egyptiens admiroient principalement la grandeur dans les ouvrages de l'Architecture; les Goths y recherchoient la varieté. Les grands Architectes n'ont dédaigné aucun de ces agrémens; mais ils ont sçu les concilier, & y joindre de belles proportions.

Il en est de la Musique comme de l'Architecture: ici l'on ne fait cas que d'une composition hardie & savante; on n'estime ailleurs qu'une imitation fidelle de la nature. Le grand Musicien ne donne l'exclusion à aucun de ces agrémens: il fait dompter à propos les dissonances les plus rebelles pour en tirer de l'harmonie; mais il s'attache principalement à faire naître des sentimens, & ne croit avoir atteint à la perfection de son Art, que quand il a

sçu

ſçu en même tems, flatter l'oreille & maîtriſer le cœur.

Heureuſes les Nations où il s'éleve de ces hommes capables d'appercevoir & de ſaiſir tous les différens genres de beautés, & de les aſſortir dans une juſte proportion! On diroit preſque qu'une main avare ne ſeme ces génies que de loin à loin dans le cours des ſiécles. Leurs ouvrages, qui doivent naiſſance à un goût exquis, le font naître, à leur tour, chez tout un Peuple : ils y deviennent des modéles de comparaiſon, & il arrive alors que ce qui avoit été un objet d'admiration s'efface, & perd tous ſes charmes, ſuivant le Proverbe Italien : *Que l'ennemi mortel du bien, c'eſt le mieux.* Préſentez une eau tiéde à deux hommes dont l'un ſera pénétré de chaud, & l'autre ſaiſi de froid ; la même eau paroîtra chaude à l'un, & froide à l'autre ; les loix du ſentiment ſont pourtant les mêmes pour

tous les deux; mais leurs modéles de comparaiſon ſont différens; l'un juge de la qualité de l'eau par le froid de ſa main, & l'autre en juge par la chaleur de la ſienne.

Au treiſieme ſiécle les beaux Arts étoient entiérement anéantis dans l'Europe. Le Magiſtrat de Florence, comme nous l'apprend *Vaſari* *, conçut le deſſein de faire venir à grands fraix du fond de la Grece, les Peintres les plus célébres; leurs ouvrages étoient alors les chef-d'œuvres de l'Art. *Cimabué* devint leur diſciple, & recueillit tous les foibles débris qui reſtoient de la ſucceſſion des *Parrhaſius* & des *Apelles*. Devenu bien-tôt ſupérieur à ſes maîtres, il les effaça entiérement. On voit par *Le Dante* † qu'on ne doutoit point alors qu'il ne fût parvenu au ſommet de ſon Art. Mais *Giotto*, éleve de *Cimabué*, donna des preuves éclatantes, qu'on

* Tome I. p. 2. † 11°. *Cant. del. purgat.*

qu'on pouvoit aller beaucoup plus loin que ſon maître, & ſes ouvrages furent généralement admirés comme les ouvrages les plus parfaits; * *Petrarque*, † *Le Dante*, & ſon ancien Commentateur en ſont d'illuſtres témoins. *Michel-Ange* & *Raphael* ont bien ſurpaſſé *Cimabué* & *Giotto*; mais il y a lieu de croire que nous devons à ces deux premiers artiſtes leurs plus illuſtres Succeſſeurs.

N'inſultons point aux Peintres Chinois, ou Indiens. Des tableaux plus imparfaits que les leurs ſeroient peut-être encore les objets de notre admiration, ſi un hazard favorable n'eût pas fait naître en même-tems à Florence des Magiſtrats capables de former un grand deſſein, & des artiſtes capables de mettre à profit les ſecours qui leur étoient offerts.

Une repréſentation groſſiere de quel-

F 5 que

* Teſtament, & cinquiéme Livre de ſes Lettres.
† Le onziéme Chant du Purgat.

que action de l'Ancien ou du Nouveau Teſtament, charmoit nos ancêtres qui ne connoiſſoient rien de mieux. Les Chinois euſſent été alors fondés à leur reprocher leur manque de goût, & peut-être, à leur tour, auroient-ils eſſuyé avec juſtice un pareil reproche des admirateurs de *Lope* de *Vegue*, & de *Shakeſpear*. Mais tandis que les Chinois, les Eſpagnols, les Anglois admirent ſur leur Théatre des ſentimens d'une grande nobleſſe, des ſçenes bien dialoguées, des mouvemens de l'ame fortement exprimés; ceux qui ſont accoutumés aux ouvrages des *Sophocles* anciens & modernes, ne voient qu'avec peine des ſpectacles défectueux, où de grandes beautés de détail ſont défigurées par l'irrégularité du tout dont elles ſont partie.

Indépendamment des lumieres de l'eſprit, les diſpoſitions du cœur ſuffiſent pour jetter de la différence dans les goûts.

L'en-

L'envie, *Triste amante des morts*, hait les vivans, & dégrade les Artistes aux yeux les uns des autres. Au contraire n'est-on point rival de ses contemporains ou de ses compatriotes? On aime à les placer au sommet de la perfection, & l'on se flatte de partager avec eux les lauriers qu'on leur distribue.

L'ambition décide aussi quelquefois de la gloire des Artistes, & de celle de leurs ouvrages. Les Romains n'estimoient que les talens qui les mettoient à portée, soit de dominer dans leur République, soit de triompher des Peuples voisins : * & une idée de frivolité & de petitesse flétrissoit à leurs yeux les tableaux & les statues qui frappoient un Grec de l'admiration la plus vive. Tel est l'effet des passions qui remplissent l'ame : elles enlaidissent, & défigurent tout ce qui ne se rapporte pas à leur objet.

Il

* *Cicer. 6. Ver.*

14 ... 1961 OF OXFORD LIBRARY

Il arrive même quelquefois que les principes de Religion influent ſur le goût; les ſtatues les plus parfaites ne ſont pour un pieux Muſulman que des idoles affreuſes.

CHAPITRE X.

Les Loix du ſentiment ſont l'ouvrage d'une Puiſſance intelligente & bienfaiſante.

DE's que l'on commença à étudier l'Anatomie, on s'apperçut que la groſſeur de chaque muſcle étoit proportionnée à la groſſeur de l'os, auquel il s'attachoit. Quelques Anatomiſtes frappés de ce rapport, objectérent aux Epicuriens, que ſi ç'eût été une Puiſſance aveugle, qui eût bâti l'édifice mobile du corps des animaux, elle n'y eût pas ſi parfaitement aſſorti à la peſanteur de cha-

que

que os, la force du cordon deſtiné à le ſoutenir & à le mouvoir. Les Epicuriens repliquérent, que ces cordons n'avoient point été différenciés par la Nature ; & que ceux qui faiſoient le plus de mouvemens, devenoient les plus charnus, de même que les hommes qui font le plus d'exercice, deviennent les plus robuſtes ; unique, mais frivole retranchement de l'Athéïſme. *Galien* * le foudroya aiſément. Il démontra dans les enfans tirés du ſein de leurs meres, ces mêmes proportions auſſi marquées, que dans les Athlétes les plus vigoureux.

Les différentes eſpéces de ſentimens agréables, nous fourniſſent une pareille preuve de l'exiſtence de Dieu. Elles ſont différenciées par des caractéres naturels, dont il ſeroit abſurde de faire honneur à une cauſe aveugle.

Pourquoi dans les productions de l'art, la

* Galen. *De uſu partium.*

la convenance des moyens avec leur fin, ne plaît-elle que quand on eſt inſtruit? Et pourquoi s'annonce-t'elle dans la figure des hommes, des animaux, & des plantes, par un charme ſecret qui prévient toutes nos réfléxions? Croirons-nous que l'Auteur de la Nature ignore ce que lui-même nous révéle? Et réfuſerons-nous de l'intelligence à l'Architecte de l'Univers, qui par les agrémens, comme par autant de caractères qu'a gravés ſa main bienfaiſante, nous inſtruit des rapports ſecrets qu'ont avec nous les différentes parties de ſes ouvrages?

Ces caractéres ſont plus ou moins marqués, ſuivant l'importance de ce qu'ils nous annoncent. De tous les objets qui s'offrent aux ſens, il n'en eſt point qui nous frappe plus agréablement qu'un beau viſage. Mais les traits les plus réguliers ſont moins touchans que les graces de l'eſprit, qui ſont effacées à leur tour par

les

les ſentimens & par les actions qui annoncent de l'élévation dans l'ame & dans le courage.

La beauté du corps a l'avantage d'être toujours préſente à nos yeux, & celle de l'eſprit & de l'ame ne ſe montre que par repriſe. Mais toutes les fois que ces différens objets s'offrent à nous, & que la paſſion ne trouble point notre vûe, leur agrément naturel ſe regle toujours ſuivant l'ordre que je viens d'expoſer. Et c'eſt ainſi que la Nature nous apprend ce que l'expérience confirme: que la beauté de l'eſprit donne plus de droit à la félicité que celle du corps, & qu'elle en donne moins que celle de l'ame. Il arrive quelquefois par nos diſpoſitions particulieres, que la beauté du corps fait ſur nous une impreſſion plus vive que celle de l'eſprit ou de l'ame, elle devient alors un attrait qui nous invite à nous procurer une ſorte d'immortalité: la conſervation de l'eſ-

pece

pece étoit pour l'Auteur de la Nature un objet plus digne de ſes attentions que l'avantage perſonnel de l'individu.

La même ſageſſe qui a différencié la beauté du corps, de l'eſprit & de l'ame, a différencié auſſi leurs mouvemens; ceux de l'eſprit, plus agréables que ceux du corps, le ſont moins que ceux de l'ame.

Voici une autre différence entre les plaiſirs, qui annonce encore bien hautement une Puiſſance intelligente. La vapeur des parfums, les ſpectacles de l'Architecture, de la Peinture, & de la Déclamation, les charmes de la Muſique, de la Poëſie, de la Géométrie, de l'Hiſtoire, d'une Societé choiſie, tous ces biens ſont naturellement tels que leur jouiſſance eſt plaiſir, & que leur privation n'eſt point douleur. Ce ne ſont point des ſecours qui ſoulagent notre indigence; ce ſont des graces qui nous enrichiſ-

ſent

ſent & augmentent notre bonheur. Combien de gens les connoiſſent peu, & jouiſſent pourtant d'une vie douce! Ceux mêmes qui y ſont le plus ſenſibles, peuvent les perdre, s'ils ſçavent les remplacer. Il n'en eſt pas ainſi de quelques autres ſortes de ſentimens agréables. La loi, par exemple, qui nous invite à nous nourrir, ne ſe borne point à récompenſer notre docilité; elle punit notre déſobéiſſance. L'Auteur de la Nature ne s'eſt pas repoſé ſur le plaiſir ſeul, du ſoin de nous convier à notre conſervation; il nous y porte par un reſſort encore plus puiſſant, par la douleur.

Son attention bienfaiſante ſe marque juſques dans la différence de la durée des divers ſentimens: ceux de la vûe, de l'oüie, de l'eſprit, du cœur, ceux qui accompagnent une occupation modérée ſemblent toujours s'offrir à nous: ils rempliſſent le vuide de la vie, ſans donner

atteinte à la santé. Il n'en est pas de même, par exemple, du plaisir attaché à la nourriture. Si sa durée se fut étendue au-delà du besoin, un usage immodéré des alimens les plus sains, les auroit bien-tôt changés en de mortels poisons.

De tous les plaisirs, il n'en est guéres d'aussi remarquables que ceux d'un enfant nouvellement né. Comment réussira-t'on à le nourrir? En vain la Nature lui a-t'elle préparé dans le sein de sa mere l'aliment qui lui convient: par quelle voie l'engagera-t'on à exprimer cette précieuse liqueur? Cet enfant, incapable encore de tout autre exercice de ses différentes facultés, se plaît à remuer ses lévres & ses joues, de la façon qui peut faire passer dans sa bouche le lait qui lui est offert. Flatté par l'agrément de cette nourriture, il y trouve un nouveau motif de réiterer les mêmes mouvemens. Il pas-

se

ſe ainſi les premiers tems de ſa vie, ou à dormir, ou à goûter les ſeuls plaiſirs qu'il puiſſe reſſentir: & cet être informe, qui ſembloit ne pouvoir vivre que pour la douleur, ne vit en effet que pour une ſuite de ſenſations agréables.

L'Auteur de nos biens l'eſt auſſi de nos maux: & ſur ce fondement, quelques Philoſophes, comme pour s'en venger, l'ont dégradé du titre d'intelligent, & relégué parmi les cauſes aveugles. M. *Bayle* s'eſt ſignalé parmi eux. Voici le précis de ſa doctrine.

„ Si c'étoit une ſouveraine Intelligence qui eût établi les loix du ſentiment, „ ne n'auroit certainement été que pour „ combler toutes ſes créatures de tout le „ bonheur dont elles ſont ſuſceptibles. „ Elle auroit donc entierement banni de „ l'Univers tous les ſentimens douloureux, & ſur-tout, ceux qui nous ſont „ inutiles. A quoi ſervent les douleurs

„ d'un homme, dont les maux ſont in-
„ curables, ou les douleurs d'une femme
„ qui accouche dans les déſerts?

Telle eſt la fameuſe objection que M. *Bayle* a étenduë & répétée dans ſes écrits, en cent façons différentes. Et quoiqu'elle fût preſque auſſi ancienne que la douleur l'eſt dans le monde, il a ſçu l'armer de tant de comparaiſons éblouïſſantes, que les Philoſophes & les Théologiens en ont été effrayés, comme d'un monſtre nouveau. Les uns ont appellé la Métaphyſique à leur ſecours; d'autres ſe ſont ſauvés dans l'immenſité des Cieux, & pour nous conſoler de nos maux, nous ont montré une infinité de Mondes peuplés d'habitans heureux. Je n'aurai recours ici à aucune ſuppoſition. Je me bornerai à tirer de l'objection même, une preuve du dogme qu'on attaque, ſans employer d'autres réflexions que celles qui s'offrent à l'attention la plus légére.

La

La plûpart des Philoſophes, au lieu de former leurs idées ſur les êtres, ont façonné les êtres ſur leurs idées. Du fond de leur cabinet, ils ont pénétré les recoins les plus cachés de la Nature; & ſemblables en quelque ſorte au Héros de *Cervantes*, les yeux bandés, & aſſis ſur un cheval de bois, ils ont parcouru tout l'Univers, déterminé la nature de tous les êtres, & marqué à chacun d'eux leurs fonctions.

M. *Bayle* a ſuivi cette maniere de philoſopher. Il abuſe de quelques expreſſions théologiques, pour ne reconnoître en Dieu d'autre fonction que celle de rendre toutes ſes créatures parfaitement heureuſes; & après s'être taillé une idole, que la Nature & la Religion déſavouënt, il n'a pas de peine à détruire l'ouvrage de ſes mains. La Théologie naturelle eſt une branche de la Phyſique. Si nous voulons nous y garantir de l'illuſion, faiſons

y usage de la méthode qu'on emploie avec succès dans les sciences du même ordre : interrogeons la Nature par nos observations : formons sur ses réponses nos idées, suivons-en exactement le fil, & arrêtons-nous dès qu'il nous manquera.

On peut former sur l'Auteur des loix du sentiment, deux questions totalement différentes : Est-il intelligent ? Est-il bienfaisant ? Confondre dans un seul examen ces deux objets, ou nier qu'un Etre fût intelligent, parce qu'il ne seroit pas bienfaisant au gré de nos desirs, ce seroit violer les premieres loix de l'art de penser. Séparons donc ces deux questions, & commençons par l'éclaircissement de la premiere.

L'expérience nous apprend qu'il y a des causes aveugles, c'est-à-dire, qui ne se proposent aucun dessein, & qu'il en est d'intelligentes, c'est-à-dire, qui rapportent à une fin les différentes parties de leurs

leurs ouvrages. On les discerne par la nature de leurs productions : & le juste rapport des moyens à une fin marquée, est comme le sceau de la cause intelligente. Or ce juste rapport brille dans les loix du sentiment. La douleur & le plaisir se rapportent également à notre conservation. Si le plaisir nous indique ce qui nous convient, la douleur nous instruit de ce qui nous est nuisible. C'est une impression agréable, qui caracterise les alimens qui sont de nature à se changer en notre propre substance ; & c'est la faim & la soif qui nous avertissent que la transpiration & le mouvement nous ont enlevé une partie de nous-mêmes, & qu'il seroit dangereux de différer plus long-tems à reparer cette perte. Supposons un moment qu'aucun sentiment désagréable ne nous avertit plus des maux présens ou à venir ; nous nous apercevrons bien-tôt que la douleur ne seroit

anéantie dans l'Univers, que pour faire place à la mort, qui, pour détruire toutes les espéces d'animaux, s'armeroit également contr'eux, & de leurs maux & de leurs biens.

Des nerfs sont répandus dans toute l'étendue du corps pour nous instruire de ce qui y est favorable ou nuisible: & le sentiment douloureux est proportionné à la force qui les déchire; afin qu'à proportion que le mal est plus grand, on se hâte davantage d'en repousser la cause, ou d'en chercher le remede.

Il arrive quelquefois que la douleur semble nous avertir de nos maux en pure perte; rien de ce qui est autour de nous, ne peut alors les soulager. C'est qu'il en est des loix du sentiment, comme de celles du mouvement. Les loix du mouvement reglent la succession des changemens qui arrivent dans les corps, & portent quelquefois la pluie sur des rochers,

ou

ou sur des terres stériles. Les loix du sentiment réglent de même la succession des changemens qui arrivent dans les Etres animés ; & des douleurs, qui nous paroissent inutiles, en sont quelquefois une suite nécessaire, par les circonstances de notre situation. Mais l'inutilité apparente de ces différentes loix dans quelques cas particuliers, est un bien moindre inconvénient, que n'eût été leur mutabilité continuelle, qui n'eût laissé subsister aucun principe fixe, capable de diriger les démarches des hommes & des animaux.

L'objet de ces loix générales n'est point du tout d'immortaliser les individus : c'est uniquement de conserver les especes. Or il est évident que les loix du sentiment de même que celles du mouvement, sont parfaitement assorties à cette conservation. Celles du mouvement fournissent dans toute l'étendue des lieux & des tems à

toutes les especes d'animaux, ce qui leur est nécessaire ou utile : & celles du sentiment leur indiquent ce qui leur est convenable, & les invitent à en faire la recherche : elles les instruisent de ce qui leur est contraire, & les forcent de s'en éloigner ou de les repousser.

Quelle profondeur d'intelligence dans l'Auteur de la Nature, qui par des ressorts si simples & si féconds, varie à chaque instant la scéne de l'Univers, & la conserve toujours la même !

Non-seulement les loix du sentiment se joignent à tout l'Univers pour déposer en faveur d'une cause intelligente ; je dis plus, elles annoncent un Législateur bienfaisant.

La bonté se caractérise, principalement par l'attention à procurer aux autres, non-seulement le nécessaire, mais encore l'utile, & l'agréable. Or cette attention se montre avec éclat dans les loix du sentiment.

Quand

Quand pour ranimer ma main engourdie par le froid, je l'approche trop près du feu, une douleur vive la repouſſe. Tous les jours je dois à de pareils avertiſſemens la conſervation, tantôt d'une partie de moi-même, tantôt d'une autre.

Mais ſi je n'approche du feu qu'à une diſtance convenable, je ſens alors une chaleur douce: & c'eſt ainſi qu'auſſi-tôt que les impreſſions des objets, ou les exercices de nos diverſes facultés, ſont tant-ſoit peu de nature à favoriſer la durée de notre être ou ſa perfection, notre Auteur y a libéralement attaché du plaiſir. J'appelle ici à témoin de cette profuſion de ſentimens agréables, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, tous les objets de la vûe; la Muſique, la Danſe, la Poëſie, l'Eloquence, l'Hiſtoire, la Géométrie, toutes les Sciences, toutes les occupations, tous les jeux, l'amitié, la tendreſſe, enfin tous les mouvemens du corps, de l'eſprit

prit & du cœur. Telle eſt la bonté de Dieu: il ſemble avoir prodigué toutes les ſortes de plaiſirs & d'agrémens qui ont pû être marquées du ſceau de ſa ſageſſe.

Je ne m'arrêterai point ici à combattre les deux principes des Manichéens, dont l'un diſtribuoit le plaiſir, & l'autre la douleur. M. *Bayle* a paru vouloir relever ce ſyſtême écroulé depuis tant de ſiécles. Mais il ne ſe ſervoit apparemment de ces ruïnes, que comme on ſe ſert à la guerre d'une mazure dont on eſſaie de ſe couvrir pour quelques momens. Il n'étoit point aſſez ſuperſtitieux, pour être tenté de croire en deux Divinités. Quoi qu'il en ſoit, je me contenterai d'obſerver, que puiſque la diſtribution du plaiſir, & celle de la douleur, entrent également dans la même unité de deſſein, elles n'annoncent point deux Intelligences eſſentiellement ennemies.

CHA-

CHAPITRE XI.

Du plaiſir attaché à l'accompliſſement de nos devoirs envers Dieu.

ON a dit de l'admiration, qu'elle étoit fille de l'ignorance; mais lorſqu'après avoir obſervé les ouvrages de l'Auteur de la Nature, on voit briller partout un art infini, plus on ſait, & plus on admire.

Si Dieu mérite toute notre admiration à titre d'intelligence infinie; il ne mérite pas moins notre reconnoiſſance, notre confiance & notre amour à titre d'intelligence bienfaiſante.

Epicure, en combattant le dogme de de l'exiſtence de Dieu, ſe félicitoit d'anéantir une Puiſſance ennemie de notre bonheur. Mais pourquoi nous former cette idée injuſte d'un Etre, qui, en nous don-

donnant des goûts, nous présente de toute part des sentimens agréables; qui, en nous composant de diverses facultés, a voulu qu'il n'y en eût aucune, dont l'exercice ne fût un plaisir tendant à notre conservation? Les biens qui s'offrent à nous, seront-ils donc empoisonnés par l'idée, que ce sont des presens d'une Intelligence souveraine? Et n'en doivent-ils pas plûtôt recevoir un nouveau prix, puisque ce sont des gages de sa bonté?

Enfin la Puissance de Dieu, sa sagesse & sa bonté, sont autant de titres, qui exigent de nous une parfaite soumission dans les maux dont il nous afflige, dans les biens dont il nous prive, dans les loix qu'il nous impose.

Nous revolterons-nous contre une Puissance infinie? N'ajoutons point à nos maux de vains & pénibles efforts contre une main toute-puissante.

Placés dans l'Univers, comme dans le jar-

jardin de nos premiers péres, ſi l'uſage d'un fruit nous eſt interdit, n'en acceptons pas avec moins de reconnoiſſance ceux qui ſemblent à l'envi ſe préſenter à nous. Jouiſſons de ce qui nous eſt offert, ſans nous trouver malheureux par ce qui nous eſt refuſé. Le deſir ſe nourrit d'eſpérance, & s'éteint par l'impoſſibilité d'atteindre à ſon objet. Qui eſt-ce en Europe, qui ſe trouve à plaindre de n'être pas aſſis ſur le trône du Mogol? N'ayons donc ni deſir, ni inquiétude, ni chagrin, ſur ce qui n'entre point dans la chaîne des biens qui nous ſont deſtinés; & regardons-en l'acquiſition, comme auſſi impoſſible que celle de l'Aſie. En nous ſoumettant reſpectueuſement à la toute-puiſſance de notre Auteur, nous avons la ſatisfaction de ſavoir, qu'admis à ſes conſeils, nous applaudirions aux motifs de ſes loix, & aux raiſons de ſa conduite.

L'U-

L'Univers n'eſt pour *Epicure*, & pour *Spinoſa*, qu'un aſſemblage informe des ouvrages d'une cauſe aveugle; mais pour des hommes parfaitement vertueux, c'eſt un Temple auguſte qu'habite un Dieu bienfaiſant, qui veut bien leur faire part d'une partie de ſes deſſeins, & étaler à leurs yeux les merveilles de ſa ſageſſe, qui leur donne avec profuſion le néceſſaire, l'utile & l'agréable; & qui ajoute à tous les biens dont il les comble, la perſpective d'une félicité auſſi durable que lui-même.

Ne deſirons donc point nous affranchir de nos devoirs envers Dieu: le plaiſir les accompagne, puiſqu'il eſt inſéparable de tout mouvement d'admiration, de reconnoiſſance, d'eſpérance & d'amour, & qu'il l'eſt d'autant plus, qu'il eſt fondé ſur de plus juſtes titres.

CHA-

CHAPITRE XII.

Du plaiſir attaché à l'acompliſſement de nos devoirs envers nous mêmes.

LEs devoirs que la Philoſophie morale nous preſcrit à notre égard ſe réduiſent à ſavoir apprécier les biens qui s'offrent à nous, & à ſoutenir nos maux avec courage.

Il y a eu une ſecte de Philoſophes qui ſembloient vouloir anéantir tous les biens agréables. Leurs Ecoles ne retentiſſoient que de l'auſtére leçon, *Abſtenez-vous des plaiſirs.* Mais quoi? la néceſſité même ne nous impoſe-t'elle pas la loi d'en faire uſage, ſoit que nous repouſſions la faim & la ſoif par des alimens ſains, ou que nous ouvrions les yeux & les oreilles, que nous ſachions nous occuper, ou nous amuſer à propos, que nous jouïſſions de

la ſolitude, ou de la ſocieté? Tous ces biens, inſéparables de la vie, ſeront-ils l'objet de nos dédains, plûtôt que de notre reconnoiſſance?

Je dis plus; le plaiſir naît du ſein même de la Vertu. Une ſatisfaction ſecrete accompagne toujours des occupations convenables à ſes talens, & à ſon état: Les délaſſemens ne ſont jamais plus agréables, que quand ils ont été mérités par le travail, & qu'un uſage modéré en prévient le dégoût. De tous les tableaux que nous offrent l'Hiſtoire & la Tragédie, il n'en eſt point de plus charmans, que ceux où la beauté de l'ame brille dans tout ſon jour. L'amitié qu'enfante la vertu, donne naiſſance aux plaiſirs les plus délicats; & de tous les commerces que forme la tendreſſe, en ſeroit-il aucun plus délicieux, que celui qui faiſant trouver ce qu'on doit aimer dans ce qu'on aime, concilieroit tous les goûts,

assortiroit toutes les vûës, & confondroit tous les intérêts?

La vertu ne donne donc point l'exclusion aux biens agréables: mais elle est attentive à donner la préférence à ceux qui la méritent. Et d'abord se présente ici une question importante, qui, bien avant la naissance d'*Epicure* & de *Platon*, a partagé le genre humain en deux Sectes différentes: Les plaisirs des sens l'emportent-ils sur ceux de l'ame?

Pour en juger, imaginons-les entiérement séparés les uns des autres, & portés à leur plus haut point de perfection. Qu'un Etre insensible à ceux de l'esprit, goûte ceux du corps dans toute sa durée; mais que privé de toute connoissance, il ne se souvienne point de ceux qu'il a sentis, qu'il ne prévoie point ceux qu'il sentira, & que renfermé, pour ainsi dire, dans son écaille, tout son bonheur consiste dans le sentiment sourd & aveu-

gle qui l'affecte pour le moment présent. Imaginons au contraire, un homme mort à tous les plaisirs des sens, mais en faveur de qui se rassemblent tous ceux de l'esprit & du cœur; s'il est seul, que l'Histoire, la Géométrie, les belles Lettres, étalent à ses yeux toute la richesse de leurs spectacles, & lui marquent chaque moment de sa retraite par de nouveaux témoignages de la force & de l'étendue de son esprit: s'il se livre à la société, que l'amitié, que la gloire, compagne naturelle de la vertu, lui fournissent hors de lui des preuves sans cesse renaissantes, de la grandeur & de la beauté de son ame: & que dans le fond de son cœur, sa conformité à la raison soit toujours accompagnée d'une joie secrette, que rien ne puisse altérer.

Il me semble qu'il est peu d'hommes nés sensibles aux plaisirs de l'esprit & du corps, qui, placés entre ces deux états

de

de bonheur, préféraſſent, pour me ſervir de l'expreſſion de *Socrate*, au ſort d'un Dieu, la félicité d'une huitre.

Les plaiſirs du corps ne ſont jamais plus vifs, que quand ils ſont des remédes à la douleur. C'eſt le degré de la ſoif qui détermine le degré du plaiſir qu'on reſſent à l'éteindre. *Socrate*, qui dans ſes tableaux s'attachoit plus à la fidélité du portrait, qu'à la nobleſſe de l'image, comparoît ces ſenſations à celle de la gratelle : le mes-aiſe les précéde, les accompagne, & en s'évanouïſſant les emporte avec lui. La plûpart des plaiſirs du cœur & de l'eſprit ne ſont point altérés par ce mêlange impur de la douleur.

Il y a plus; tout ce que la volupté a de délicieux, elle le reçoit de l'eſprit & du cœur : ſans leur ſecours, elle devient bien-tôt fade & inſipide.

Enfin, les plaiſirs du corps n'ont guéres de durée, que ce qu'ils en emprun-

tent d'un beſoin paſſager; dès qu'ils vont au-delà, ils deviennent des principes de douleur. Les plaiſirs de l'eſprit & du cœur leur ſont donc fort ſupérieurs, n'euſſent-ils même ſur eux que l'avantage d'être bien plus de nature à remplir le vuide de la vie.

Mais parmi toutes les différentes ſortes de plaiſirs, ſoit de l'eſprit, ſoit du cœur, auxquels donnerons-nous la préférence? Il me ſemble que le ſuffrage de tous les hommes l'adjuge à ceux qui flattent notre amour propre. Pourquoi eſt-on plus offenſé du mépris que de la haine? C'eſt qu'il eſt plus douloureux de douter de ſa perfection, que d'être menacé de la perte de tout autre bien.

Un Comique Grec trouvoit qu'on ne prenoit pas d'aſſez juſtes meſures, quand on vouloit s'aſſurer d'un priſonnier: Que n'en confie-t'on la garde au plaiſir? Que ne l'enchaîne-t'on par les délices? *Plaute*

&

& l'*Arioſte* ont adopté cette plaiſanterie. Mais tous ces Poëtes auroient peu connu le cœur humain, s'ils euſſent cru ſérieuſement que jamais leur captif n'auroit briſé ſes chaînes. Il n'eût pas été néceſſaire pour l'y déterminer, de faire briller à ſes yeux tout l'éclat de la gloire. Qu'il ſe fût trouvé mépriſable dans ſa priſon, ou qu'il y eût craint le mépris des autres hommes, il eût bien-tôt été tenté de préférer un péril illuſtre à une volupté honteuſe. Et c'eſt de quoi l'Europe entiére nous fournit preſque tous les ans des preuves éclatantes. Combien d'hommes, qui vivoient tranquillement dans le ſein du plaiſir, en ſortent pour vivre dans les dangers & les fatigues de la guerre? La gloire a plus d'attraits pour quelques-uns d'eux que la volupté; tous craignent moins la douleur & la mort, que le mépris.

C'eſt l'idée de la perfection, qui, de-

puis plus de deux mille ans, rend ſes Indiennes inſenſibles à l'horreur de ſe brûler vives. Elle a précipité dans le ſein de la mort, des hommes charmés de vivre à ce prix dans le cœur & dans la mémoire des autres hommes. C'eſt une ſorte d'idole, à qui, pour effacer une inſulte reçûe, l'on ſacrifie tous les jours ſa patrie, ſon repos, les plus grands établiſſemens & la vie même. Enfin l'Amour, qui ſemble ne vivre que par les ſens, doit ſes plaiſirs les plus doux à des idées flatteuſes.

Tout ce qui nous flatte n'eſt pas d'un égal prix. Aſpirer à être eſtimé des autres hommes, ſans l'être de ſoi-même, c'eſt conſentir à être malade pourvû qu'on paroiſſe ſain. La Nature ne ſe repoſe pas ſur notre raiſon du ſoin de nous annoncer cette importante verité; & quoiqu'elle répande de l'agrément ſur les marques d'eſtime qu'on nous donne, elle attache ce-

pen-

pendant une eſpéce de flétriſſure à paroître les rechercher. Ne croiroit-on pas qu'elle eſt ici en contradiction avec elle-même ? Pourquoi proſcrit-elle par le ridicule une recherche qu'elle ſemble autoriſer par le plaiſir ? Au lieu de cenſurer ſa conduite, admirons ſa ſageſſe. Elle nous apprend par la voix ſecrette du ſentiment, que la conſidération publique eſt une ſorte de récompenſe de la vertu ; mais qu'elle n'en doit pas être le motif. C'eſt en effet ne pas s'eſtimer aſſez ſoi-même, que d'être trop avide de l'eſtime d'autrui. Recherchons par préférence l'approbation d'une conſcience éclairée, que la haine & la calomnie ne peuvent nous enlever, que ſuit tôt ou tard l'eſtime des autres hommes, & qu'accompagne toujours l'approbation de Dieu même.

Ne nous laiſſons donc pas ébloüir par ce qui ne nous flatte qu'à la faveur d'un jugement faux. Voyez-vous cet homme

plongé dans la mélancolie? Il meſuroit ſa grandeur par une multitude de valets qu'il traînoit à ſa ſuite, & dont il groſſiſſoit ſon être. Un revers de fortune lui retranche la moitié de ce cortège nombreux: inſenſible à tous les biens qui lui reſtent, il eſt malheureux par la perte de ce qui lui étoit réellement inutile. Cet autre homme, dans le ſein de l'opulence & de la grandeur, eſt ſaiſi de rage & de déſeſpoir; il jugeoit de ſon excellence par la tendreſſe d'une femme, par la faveur d'un Prince; ce qui le flattoit lui eſt enlevé, & laiſſe dans ſon cœur un vuide, dont l'horreur ſe répand ſur tous les biens qui l'environnent.

Il eſt vrai que des fantômes de perfection, font quelquefois ſortir d'une imagination enchantée par l'ambition ou par l'amour un éclair de plaiſir bien plus vif, que n'eſt la joie douce & durable qui accompagne la raiſon; mais ce ſentiment paſ-

paſſager eſt de la nature de ceux qui rendent le boire plus agréable dans la fiévre que dans la ſanté ; il ſuppoſe une maladie de l'ame, d'où naiſſent l'inquiétude dans la recherche, le dégoût dans la jouiſſance, le déſeſpoir dans la privation.

Ce n'eſt pas ſeulement dans des preuves réelles de perfection, qu'on peut trouver une ſorte de félicité ; c'eſt encore dans la nature même de ſes occupations.

Mais parmi les occupations agreables qui s'offrent à nous, nous livrerons-nous ſans meſure à celles qui le ſont davantage? Les mêmes ſenſations trop continuées émouſſeront bien-tôt le ſentiment ; le dégoût & l'ennui ſortiront du ſein même de la volupté, & couvriront d'un maſque hideux ce qui nous charmoit. Comment nous défendre contre des ennemis ſi redoutables? On ne le peut qu'en ſe ménageant une ſuite d'occupations aſſez va-

variées, pour que des privations paſſageres rendent aux différens objets de nos goûts une fleur de nouveauté. Les plaiſirs de l'eſprit & ceux du corps, le repos & le mouvement, la ſolitude & la ſociété, les délaſſemens & les occupations ſérieuſes, tous ces différens biens ſe prêtent de nouveaux charmes en ſe ſuccédant; & leur varieté dans la vie, fait le même effet que la différence des accords dans l'harmonie.

Nous portons dans nos différentes facultés, une infinité de germes précieux, que le défaut de culture laiſſe périr. C'eſt à l'étude des ſciences & des arts à les faire éclore. Plus elle en développe, & plus elle nous fournit, non-ſeulement de préſervatifs contre les paſſions, mais encore de reſſources pour l'agrément de la vie.

Un grand Poëte a feint que *Jupiter* avoit ouvert au pied de ſon trône deux fon-

fontaines, l'une du plaiſir, l'autre de la douleur; qu'il mêloit à ſon gré ces liqueurs contraires, & décidoit du bonheur ou de l'infortune de chaque homme par le mélange fatal qu'il en verſoit ſur lui. Ne pourroit-on pas appliquer cette même image aux différentes eſpéces de ſentimens agréables? L'idée de notre perfection, & l'exercice ſucceſſif de nos différentes facultés, ſont comme deux ſources toujours ouvertes de plaiſirs différens. Une intelligence bien-faiſante mêle par portions égales ces deux précieuſes liqueurs en faveur de l'homme ſage, & les verſe inceſſamment ſur lui.

Ne plaçons donc pas le ſouverain bien dans l'opulence, ni dans la grandeur. Il n'eſt point d'état où l'on ne puiſſe faire de ſa vie un tiſſu de ſentimens agréables, dès qu'on peut s'y procurer une ſuite d'occupations vertueuſes, qui exercent nos puiſſances ſans les fatiguer. Ceux-

là

là ſeuls ſont heureux en poſſédant les faveurs de la fortune, qui pourroient être heureux ſans les poſſéder. En effet, il n'y a de bonheur ſolide, que pour celui, qui, renfermant ſes deſirs dans le cercle des beſoins réels, & des biens qui ſont à ſa portée, ſe fait de cette enceinte, comme un retranchement contre l'inquiétude & le chagrin. Dès que le cœur paſſe cette ligne marquée par la Nature, il ſe perd dans un champ immenſe, où la fortune ſe joüe de lui par les ſpectres brillans qu'elle lui offre, & où il cherche en vain des bornes qui puiſſent arrêter la violence de ſes mouvemens.

La ſanté, l'appetit, la force du corps, ſemblent être le partage de l'indigence; les plaiſirs de l'eſprit, de l'amitié, de la tendreſſe, la tranquillité de l'ame, la joie, la ſatisfaction intérieure, ſe trouvent auſſi ſouvent à la ſuite d'une médiocre fortune, que dans le cortège des Rois.

Quels

Quels ſont donc les avantages privilégiés de l'opulence & de la grandeur? C'eſt de flatter l'amour propre, par l'étenduë des bâtimens, par la richeſſe des meubles & des équipages, par le pouvoir de commander à d'autres hommes. On peut ſans doute être heureux en uſant de ces biens; mais on eſt à plaindre, ſi l'on a beſoin de ces témoignages trompeurs de perfection. Il en eſt, ce me ſemble, comme des parfums & des concerts: il eſt agréable d'en joüir; il eſt bien malheureux de ne pouvoir en ſoutenir la privation.

Non-ſeulement la ſageſſe écarte loin de nous le chagrin; elle garantit même de la douleur, qui, dans les tempéramens bien conformés, ne doit guéres ſa naiſſance qu'aux excès; & lorſqu'elle ne peut la prévenir, elle en émouſſe du moins l'impreſſion, toujours d'autant plus forte qu'on y oppoſe moins de courage. Un

Ca-

Capitaine Grec, fameux par la plus belle de toutes les retraites * nous assure que la même fatigue n'est pas aussi pesante pour le General que pour le Soldat; la vanité du Général porte la moitié d'un fardeau que le soldat porte tout seul. Les Indiennes, les Sauvages, les Fanatiques, marquent de la gaieté dans le sein des douleurs les plus vives; ils maîtrisent leur attention au point de la détourner du sentiment qui les blesse, & de la fixer sur une idée qui les flatte. Seroit-il impossible que la raison & la vertu apprissent de l'ambition & du préjugé à affoiblir aussi l'impression de la douleur par d'heureuses diversions?

* Xenophon.

CHA-

CHAPITRE XIII.

Du plaiſir attaché à l'accompliſſement de nos devoirs envers les autres hommes.

IL y a deux ſortes de maximes; dont l'obſervation importe au bonheur du genre humain: les unes ſont comme les loix fondamentales de la Societé; leur infraction generale ſeroit le malheur commun de tous les hommes; telles ſont celles qui compoſent le Code de toutes les Nations: Ne faites tort à perſonne, & rempliſſez les engagemens que vous avez contractés. C'eſt être injuſte, c'eſt ſe déclarer ennemi de tous ſes ſemblables, que d'enfreindre ces regles, à moins que l'interêt public n'en prononce la diſpenſe.

Il y a d'autres maximes qui ſont moins

la base de la société, qu'elles n'en feroient l'ornement: elles ne sont pas absolument nécessaires pour la maintenir, mais elles lui procureroient toute la perfection dont elle est susceptible. Telles sont celles qui prescrivent de secourir les autres hommes dans leurs besoins, & de contribuer, autant qu'il est en nous, à leur bonheur. Observer ces regles, c'est être bienfaisant, c'est devenir en quelque sorte le Dieu tutélaire de ses semblables.

Ces différentes maximes sont compriſes dans le précepte de l'Evangile: Aimez les autres hommes comme vous-mêmes; c'est-à-dire, soyez justes & bienfaisans. Or ce que la morale nous ordonne, la Théorie des sentimens nous le conseille.

L'injustice n'afflige pas seulement ceux qui en sont les victimes; c'est une sorte de serpent qui commence par déchirer celui qui le porte dans son sein. Elle prend naissance dans l'avidité des richesses

ſes ou des honneurs, & en fait ſortir avec elle un germe d'inquiétude & de chagrin. L'homme injuſte ſe flatte-t-il d'échapper à la vengeance des hommes, ou à la juſtice de Dieu, il devroit toujours ſe trouver à plaindre de placer ſa perfection, ou ſon bonheur, dans une poſſeſſion chancelante d'objets dépendans du caprice d'autrui & de l'empire de la fortune.

Non-ſeulement l'orgueil & l'interêt aſſerviſſent notre bonheur à des Puiſſances étrangeres, mais encore en faiſant une guerre ſecrette à tout ce qui nous environne, ils jettent dans nos cœurs les ſemences d'une haine générale, & y affoibliſſent ou étouffent celles de la bienveillance & de l'amitié. Au contraire, eſt-on affranchi de ces paſſions injuſtes? On voit les autres hommes des mêmes yeux dont on enviſage les Héros d'une Tragédie; le cœur fait pour aimer, ſe porte

alors tout entier par son propre poids à la bienveillance & à l'amitié. Or, s'il est vrai que tout mouvement de bienveillance soit un plaisir, que la tristesse même soit accompagnée d'une douceur secrette dès que la bienveillance y domine, que tout mouvement de haine & de trouble soit une douleur; notre bonheur sera toujours d'autant plus complet & plus solide, que notre façon de vivre sera plus de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de trouble & de haine.

L'habitude de justice & de bienveillance qui nous rend heureux, principalement par les mouvemens de notre cœur, nous le rend aussi par les sentimens qu'elle inspire à ceux qui nous approchent.

L'Auteur de la Nature, attentif à nous pourvoir de tous les goûts utiles à notre conservation, nous a imprimé par rapport aux autres hommes, deux desirs différens;

rens ; celui d'en être craint, & celui d'en être aimé.

Dans l'état qui a précédé l'établiſſement des Loix civiles, il étoit plus important, & par conſéquent plus agréable d'être craint, que d'être aimé ; parce que contre des hommes que l'ambition ou l'intérêt armeroit contre nous, la crainte eſt une barriere plus puiſſante que la reconnoiſſance. Auſſi pour les Souverains, qui ſont dans cet état les uns par rapport aux autres, eſt-il ſouvent moins flatteur d'être aimé des Puiſſances voiſines que d'en être reſpecté. Il n'en eſt pas ainſi des particuliers. Les Loix veillent à la conſervation de leurs biens, de leur honneur, de leur perſonne. A quoi leur eſt-il utile d'être craint ? Mais il leur eſt important, & par conſequent agréable d'être aimés. L'amour obtient de ceux qui nous environnent, ſouvent des ſervices eſſentiels, & toujours une ſuite continuë de

démonſtrations d'eſtime & d'amitié plus flatteuſes pour l'ordinaire que les ſervices mêmes. Si l'on a dit de la loüange, qu'elle étoit pour celui à qui elle s'adreſſoit la plus agréable de toutes les muſiques; on peut dire de même qu'il n'eſt point de ſpectacle plus doux que celui de ſe voir aimé.

Or ce ſpectacle flatteur, c'eſt à la juſtice & à la bienveillance à nous le préparer. L'orgueil & l'injuſtice ne peuvent ſe montrer ſans devenir ou l'objet du mépris, s'ils ſont accompagnés de foibleſſe, ou l'objet de la haine, s'ils ſont joints à la puiſſance. Ils établiſſent notre félicité ſur les ruïnes de celle d'autrui. Mais la vertu, en conciliant notre bonheur avec celui des autres hommes, fait de notre bien perſonnel, leur bien commun. Jugeons-en par l'interêt qu'on prend aux hommes vertueux, que la Tragédie fait revivre ſur nos Théatres.

Il

Il eſt vrai que le maſque de la vertu produiroit cet effet, auſſi-bien que la vertu même. Mais on peut dire d'elle ce qu'on a dit de l'amour ; il eſt preſque impoſſible de réuſſir long-tems à la montrer où elle n'eſt pas : le vrai moyen de paroître juſte & bienfaiſant, c'eſt de l'être.

Imaginons préſentement un homme qui, haï de tous ceux qui le connoiſſent, les haïſſe à ſon tour. Tous les objets qui s'offriront à ſes yeux, ſeront affligeans ; tous les mouvemens qui s'éleveront dans ſon cœur, ſeront douloureux. Tel eſt apparemment l'état de ces hommes infortunés, dont le cœur eſt livré dans les Enfers à l'habitude de haine & d'injuſtice, qui a fait ici bas leur crime, & commencé leur ſupplice.

Imaginons au contraire un homme juſte & bienfaiſant, qui aimé & eſtimé de tous ceux qui l'environnent, ne vive que

pour des mouvemens de bienveillance ; tous les objets qui s'offrent à ſes yeux, lui ſeront agréables. Tous les mouvemens qui s'éleveront dans ſon cœur, ſeront des plaiſirs. Tel eſt ſans doute l'état de ces hommes heureux, dont le cœur eſt livré dans le Ciel à l'habitude de bienveillance, qui a fait ici bas leur vertu, & commencé leur récompenſe.

Rien de plus rare ſur la terre, qu'un homme parfaitement injuſte ou parfaitement bienfaiſant. Entre ces deux extrêmes eſt une Mer immenſe où flottent la plûpart des hommes. On approche d'autant plus le comble du malheur que le cœur eſt plus livré à la haine ; & plus il l'eſt à la bienveillance, plus on touche à la parfaite félicité.

Mais comment nous défendre de haïr quiconque nous attaquera dans nos biens & dans notre réputation ? L'entrepriſe eſt ſans doute difficile. Quoi néanmoins de

plus

plus néceſſaire que d'être heureux? Et peut-on l'être, ſi on ouvre ſon cœur à la haine? Soyons auſſi ingénieux à la proſcrire, qu'on l'eſt pour l'ordinaire à la juſtifier.

Ceux de qui nous nous plaignons n'ont-ils eu à notre égard qu'une conduite appuyée ſur de bonnes raiſons, pourquoi les haïr, puiſqu'ils ſont tels que nous euſſions cru devoir être en pareilles circonſtances? Si c'eſt injuſtement qu'ils nous attaquent, ils ſont à plaindre de porter en eux un principe certain de regrets & de douleur. Ce ſont des malades, qui dans leur fiévre chaude croient ſe guérir en bleſſant ce qu'ils rencontrent. Défendons-nous contre leur fureur; mais ne nous en puniſſons point nous-mêmes, par des mouvemens qui portent le trouble dans notre ame.

Outre les ſentimens d'humanité qu'on doit à tous les hommes, il y a des devoirs particuliers qui reſultent des circonſtances où Dieu nous a placés. Ils ſe réduiſent

à nous conduire envers nos supérieurs, nos égaux, nos inférieurs, nos proches, de façon à faire désirer à tous ceux qui sont dans de pareilles circonstances, qu'on ait à leur égard une pareille conduite. L'exactitude a remplir ces devoirs est donc de nature à nous assurer l'estime, l'affection & la confiance de tous ceux qui nous environnent, & à reproduire en nous, par un contre-coup heureux, des sentimens de bienveillance.

De tous les devoirs que nous imposent nos différentes liaisons, il n'en est point qui paroissent plus au-dessus de la nature humaine, que ceux de la parfaite amitié. Elle nous ordonne de renoncer en faveur de notre ami à nos interêts les plus chers, & nous le fait envisager comme la portion de nous-mêmes la plus précieuse. Il n'est point de source plus féconde de sentimens agréables, que l'accompliſſement de ces devoirs qui paroiſ-

 sent

ſent ſi auſtéres; & ſentir qu'on en eſt capable, eſt déja un plaiſir bien délicat.

Il y a eu des Ecrivains célébres, qui ont ſoutenu que dans le commerce de l'amitié, il y avoit plus à perdre qu'à gagner; & que c'étoit une extenſion de nous mêmes, qui nous expoſoit à la miſére non-ſeulement en notre propre perſonne, mais auſſi en celle d'autrui. Il me ſemble que penſer ainſi, c'eſt ignorer la puiſſance de l'amour. Telle en eſt la vertu: que par l'interêt que prennent de parfaits amis à ce qui les touche, leurs biens ſe multiplient, leurs maux ſemblent s'anéantir; & juſques dans leur triſteſſe mutuelle il regne une ſorte de douceur, qu'ils n'échangeroient pas contre les plaiſirs les plus vifs.

Mais s'il eſt vrai que c'eſt à la bienveillance qu'il appartient de rendre les hommes heureux; par quel prodige ſemblent-ils tous, comme de concert, ſe livrer à l'injuſtice, & à la haine? La principa-

cipale cauſe de ce déſordre, c'eſt l'impreſſion que font ſur nous la richeſſe, & la grandeur. A des traits brillans qui cachent ſouvent une miſere réelle, nous croyons reconnoître la félicité ſuprême; & au lieu d'exercer nos facultés, & de nous conduire envers les autres de façon à faire naître en nous des ſentimens auxquels la Nature a réellement attaché le bonheur, nous brûlons d'acquérir ſans bornes & ſans meſure, des biens que la ſeule façon de penſer rend néceſſaires; nous immolons à ces deſirs démeſurés tout ce qui y fait obſtacle. Il n'en eſt pas ainſi des Peuples chez qui l'égalité des richeſſes & des conditions a fermé l'entrée à l'ambition, & à l'avarice. On ſait par toutes les relations, que c'eſt parmi eux une qualité populaire d'être bienfaiſant envers ceux qu'on n'enviſage point comme ſes ennemis.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Du bonheur attaché à la vertu.

JE raſſemblerai ici ſous un même point de vûe toutes les différentes eſpeces de plaiſirs qui accompagnent la vertu.

Nous avons dans *Sextus Empiricus* l'extrait d'un ouvrage de *Crantor* ſur la prééminence des différens biens. Ce Philoſophe célébre feignoit qu'à l'exemple des Déeſſes qui avoient ſoumis leur beauté au jugement de *Pâris*, les divinités qui préſident à la richeſſe, à la volupté, à la ſanté & à la vertu, s'étoient preſentées à tous les Grecs raſſemblés aux jeux Olympiques, afin qu'ils leur marquaſſent leur rang, ſuivant le degré de leur influence ſur le bonheur des hommes. La Richeſ-

ſe

ſe étala ſa magnificence, & commençoit à éblouïr les yeux de ſes Juges, quand la Volupté repreſenta que l'unique mérite des Richeſſes étoit de conduire au plaiſir. Elle alloit à ſon tour obtenir le premier rang. La Santé le lui conteſta: ſans elle la douleur prend bien-tôt la place de la joye. Enfin, la Vertu termina la diſpute, & fit convenir tous les Grecs, que dans le ſein de la richeſſe, du plaiſir & de la ſanté, l'on ſeroit bien-tôt, ſans le ſecours de la prudence & de la valeur, le jouet de tous ſes ennemis. Le premier rang lui fut donc adjugé, le ſecond à la ſanté, le troiſiéme au plaiſir, le quatriéme à la richeſſe.

C'eſt bien dégrader, ce me ſemble, la vertu, que de lui donner pour principale fonction celle d'être la garde de ſes rivales; & l'on peut fonder ſa prééminence ſur des titres plus nobles.

La richeſſe, le plaiſir, la ſanté, deviennent

nent des maux pour qui ne ſait pas en uſer. La ſageſſe ſeule, à parler exactement, mérite le titre de bien, puiſqu'avec elle les maux deviennent ſouvent des biens, & que ſans elle les biens deviennent toujours des maux. Elle éloigne de nous les ſentimens douloureux, & raſſemble en notre faveur tous les ſentimens agréables. Le regret du paſſé, le chagrin du préſent, l'inquiétude ſur l'avenir, ſont les fleaux qui affligent le plus le genre humain. La vertu nous en garantit, en renfermant nos deſirs dans l'étenduë de ce qui eſt à notre portée, en les conformant à la raiſon, en les ſoumettant aux loix de notre Auteur, & en plaçant notre perfection, non dans une poſſeſſion d'objets toûjours prêts à nous échapper, mais dans un uſage de nos facultés aſſorti à notre état préſent. L'ennui, non moins affligeant que le chagrin, porte ſon poiſon juſques ſur le trône. Il n'oſe approcher

cher de la ſageſſe, qui rempliſſant d'une ſuite d'occupations vertueuſes le cours de la vie, y forme une chaîne de ſentimens agréables. Elle écarte même de nous juſqu'aux douleurs, qui le plus ſouvent ne ſont que les fruits de l'intempérance. Elle nous offre dans toute leur pureté les plaiſirs des ſens, dont l'agrément ſe proportionne au beſoin réel qu'on en a. Les plaiſirs de l'eſprit marchent à ſa ſuite, & l'accompagnent juſques dans la ſolitude & dans l'adverſité.

De quelque côté que l'homme vertueux jette les yeux, ſur Dieu, ſur les hommes, ſur ſes proches, ſur ſes amis, il n'apperçoit que des motifs d'une joie ſecrette. Il ſe conforme aux intentions de ſon Auteur; il mérite l'attachement de ſes amis & de tout ce qui l'environne; il ſeroit l'objet de l'eſtime & de l'affection de toutes les intelligences, ſi toutes les intelligences pouvoient le pénétrer.

Son

Son cœur exemt de haine & de crainte, ne vit que pour des mouvemens de bienveillance, c'eſt-à-dire, pour des ſentimens de plaiſir : enfin la ſatisfaction attachée à la perfection intérieure, forme dans le ſecret de ſon ame, ſuivant l'expreſſion de *Salomon*, une fête continuelle. Et c'eſt ainſi que toutes les eſpéces de ſentimens agréables ſe réüniſſent en ſa faveur, & que ſe combinant enſemble par des proportions reglées ſur leur vivacité, leur durée, leur convenance, ils font la plus délicieuſe de toutes les harmonies.

Mais le plus grand bien dont jouiſſe ici bas l'homme parfaitement vertueux, c'eſt que le moment fatal qui deſeſpére les autres hommes, n'eſt pour lui qu'un paſſage à une vie plus heureuſe.

L'homme injuſte ne voit la mort que comme un fantôme affreux, qui à chaque inſtant fait un nouveau pas vers lui,

empoiſonne ſes plaiſirs, aigrit ſes maux, & ſe prépare à le livrer à un Dieu vengeur de l'innocence. Ce qu'il enviſage en elle de plus heureux, ſeroit qu'elle le plongeât pour toujours dans l'abîme du néant. Mais cette honteuſe eſpérance eſt bien combattue dans le fond de ſon ame, par l'autorité de la révélation, par le ſentiment intérieur de ſon indiviſibilité perſonnelle, par l'idée d'un Dieu juſte & tout-puiſſant.

Il n'en eſt pas ainſi de l'homme parfaitement vertueux. La mort lui ouvre le ſein d'une intelligence bienfaiſante, dont il a toujours reſpecté les loix & reſſenti les bontés.

S'il eſt vrai que l'eſpérance ſoit un ſentiment eſſentiellement agréable, & que ſon agrément ſoit proportionné à la grandeur du bien qui en eſt l'objet; il ne peut y avoir ſur la terre de ſituation plus délicieuſe, que celle d'un homme, qui, trou-

trouvant dans la vertu un bonheur préſent, voit encore dans la mort la perſpective d'une félicité parfaite.

Le ſage dont je viens de tracer le tableau n'exiſte peut-être point dans la Nature; mais on ſera d'autant plus heureux qu'on y reſſemblera davantage; & il eſt dans la morale, ce qu'eſt dans les Arts ce beau ideal, dont tous les Artiſtes doivent entreprendre d'approcher, lors même qu'ils ne peuvent eſpérer d'y atteindre.

Dois-je craindre de tomber dans le ridicule de ceux qui s'érigent en légiſlateurs de leurs Maîtres; ſi après avoir indiqué les ſources du bonheur, j'obſerve qu'elles coulent également pour les Empires comme pour les particuliers? Non ſans doute; c'eſt une ſpéculation qui intéreſſe trop le genre-humain pour lui être interdite.

Un préjugé fatal ſemble affranchir les Souverains des loix d'une exacte équité:

on diroit presque qu'elles ne sont destinées qu'à leur fournir des voiles qui puissent couvrir leurs intentions. Combien de fois a-t'on vû des Etats qui les reclamoient contre une Puissance supérieure, les enfreindre dans le même tems contre des Puissances plus foibles? Il est sûr néanmoins que pour les Princes, de même que pour les Sujets, l'injustice n'est jamais qu'une fausse monnoie qui décele une misere réelle. *

Supposons un Peuple souverainement injuste: nous nous appercevrons bien-tôt qu'il seroit souverainement malheureux. Ennemi declaré du genre-humain, il seroit également à plaindre, & par les sentimens qu'il inspireroit, & par ceux qu'il ressentiroit; craint & haï de tout ce qui l'environneroit, il lui faudroit tout craindre, & tout haïr; il ne seroit pas besoin pour venger les Puissances voisines qu'elles

* Anti-Machiavel.

les s'armaſſent contre lui : il ſuffiroit que chacun des particuliers qui le compoſent s'y conduiſit par les maximes de l'Etat, & qu'à ſon exemple, ils fuſſent tous empreſſés à employer les moyens les plus odieux pour s'élever ſur les ruines les uns des autres ; on verroit alors revivre ces hommes que *Cadmus* effrayé vit ſortir du ſein de la terre : ils ne vêcurent enſemble que pour s'entre-détruire.

L'Hiſtoire ne nous fournit point d'exemples de pareille ſocieté ; & l'on a ſouvent obſervé que les brigans même ne maintenoient leur aſſociation, que par leur exactitude à être juſtes entr'eux ; mais il y a eu des peuples qui ſe ſont livrés plus que d'autres à l'injuſtice, & ils ont été d'autant plus malheureux qu'ils s'y ſont livrés davantage.

Ne jugeons point de la félicité d'un Empire par ſa grandeur & par ſa puiſſance ; ce ſont comme des remparts qui ont l'a-

vantage de défendre une place contre ſes ennemis, mais qui ne ſuffiſent point pour faire le bonheur de ſes habitans. Quoi de plus brillant que l'état du peuple Romain, lorſqu'aſſemblé dans ſes places publiques, il diſtribuoit à ſon gré les Royaumes les plus éloignés, & donnoit des loix aux Monarques les plus puiſſans; il touchoit alors par ſon extrême injuſtice au comble du malheur.

L'objet de ſes vœux étoit d'aſſervir l'Univers; & l'étenduë des mers, des forêts, des deſerts n'étoit qu'une foible défenſe contre ſon ambition. Tous les peuples qui l'environnoient ſe réunirent enfin contre leur ennemi commun, & dans l'eſpace de quelques ſiécles, ils parvinrent à détruire une puiſſance qui ſembloit devoir être auſſi durable que l'Univers même.

Les Chefs de la République en avoient été les ennemis les plus cruels: preſque tous

tous aſpiroient à devenir les tyrans de leurs concitoyens; & ceux qui ne pouvoient y prétendre, travailloient du moins à s'enrichir par la ruine des Provinces qui leur étoient confiées.

Cette dépravation de mœurs avoit également infecté tous les ordres de l'Etat, & ce peuple de Rois étoit toujours prêt à vendre au plus offrant ſes ſuffrages, ſes loix, & ſa liberté.

Un Empire dans cette ſituation peut avoir le maſque du bonheur par le faſte des particuliers, par la magnificence des cérémonies publiques, par le nombre & la grandeur des armées; mais il cache dans ſon ſein tout ce que le malheur a de plus affreux, la haine, la crainte, la diviſion, le trouble, & toutes les douleurs qui marchent à la ſuite d'une avidité inquiéte & démeſurée.

L'Hiſtoire ne nous offre que trop de tableaux reſſemblans à celui-ci, & s'il

eſt vrai que *Diogene*, malgré toutes ſes recherches, n'ait pû appercevoir dans Athènes que des hommes injuſtes; on ne doit guére eſperer de découvrir des peuples vertueux dans les annales du genre-humain. L'ambition qui a établi la plûpart des Empires ſemble toujours y conſerver ſes droits à titre de Fondatrice: elle y conſacre ſes maximes, & y annoblit ſes uſages.

S'il y a quelque Nation dont une équité conſtante ait été le caractere dominant; il y a lieu de croire qu'il ne faut point la chercher parmi celles qui ont joué les grands rôles ſur le théatre de l'Univers. Enveloppée dans un bonheur ſecret, elle y ſera demeurée immobile, & aura laiſſé la ſcène en proie à cette foule de Peuples malheureux qu'agite & que tranſporte le deſir ardent d'améliorer leur condition par l'infortune des Puiſſances voiſines.

Voici le tableau que fait d'un de ces Peu-

Peuples obſcurs & vertueux l'un des plus grands Peintres de l'antiquité. †

Les *Chauques*, dit *Tacite*, ſont une Nation très-puiſſante & extrêmement peuplée: ils ne veulent devoir leur grandeur qu'à la juſtice: tranquilles & pacifiques, ils cultivent leurs terres, ſans former aucun deſſein ſur celles de leurs voiſins: leur vertu n'eſt point en eux un effet de la foibleſſe: puiſſans en hommes & en chevaux, ils ont contre l'ennemi qui les attaque une valeur égale à leur humanité.

* Chacun s'y fait une joie de recevoir même un inconnu, & de partager avec lui tous ſes vivres; s'ils viennent à manquer, on conduit ſon hôte chez quelque voiſin, qui reçoit comme un bienfait l'occaſion qu'on lui procure d'être bienfaiſant.

Il y a eu des Républiques d'Allemagne qui ſembloient avoir recueilli comme par ſucceſſion la parfaite probité de cet-

† Tacit. *de Morib. German.* c. 35.
* C. 21. & 35. *de Morib. German.*

cette Nation Germanique. On peut en juger par ce trait qu'en rapporte un Hiſtorien contemporain, preſque égal à *Tacite*, par la force du pinceau, & par la fidelité des portraits: Quand il y ſurvient, dit * *Machiavel*, quelque dépenſe publique, le Sénat impoſe en général ſur chaque particulier la taxe d'une certaine portion de ſon revenu. La régie de cet impôt eſt ſinguliere, c'eſt la conſcience qui eſt chargée d'en faire le recouvrement: chacun apporte au jour marqué dans la caiſſe publique la ſomme preſcrite par la loi, & les fonds y répondent toujours aux intentions du Sénat, & aux beſoins de la République.

Ces hommes, que le luxe & la pauvreté n'avoient point corrompus, loin de vouloir rejetter ſur leurs concitoyens le poids des charges publiques, ſe prêtoient religieuſement à une impoſition dont ils fa-

* Diſcor. l. 3. c. 15.

ſavoient la néceſſité & le bon uſage.

Telle eſt la corruption de nos mœurs: il eſt préſentement peu d'hommes aſſez vertueux pour croire poſſible, ce que des peuples entiers ont été aſſez vertueux pour pratiquer.

Traverſons les mers, s'il le faut, & cherchons juſques dans un nouveau monde quelque autre Nation ſemblable à celle-ci. Nous en euſſions trouvé autrefois dans les Iſles de l'Amérique que découvrit *Colomb.* *Herrera* dans ſa premiere Décade a décrit fort en détail les mœurs des Peuples qui les habitoient: c'eſt la peinture de l'âge d'or; & les Archives du Conſeil d'Eſpagne qui ont fourni à cet Hiſtorien celebre ſes mémoires, ne doivent point être ſoupçonnés de faveur pour les Indiens.

La *Penſylvanie* nous offre actuellement dans le continent de l'Amérique, une Colonie qui ſe propoſe de faire revivre les

les vertus des premiers Chrétiens, & qui, par la ſeule innocence de ſes mœurs, à ſû ſe former un rempart que reſpectent des Sauvages, qui bravent la valeur & l'artillerie des autres Européens.

Enfin il paroît par les relations du *Paraguay*, que le zele de quelques Miſſionnaires y a executé les projets les plus brillans de la République de *Platon*.

Tous ces différens Peuples ne ſont preſque que des atômes ſur la ſurface de la terre; mais, ſi nous en croyons les Chinois, le plus vaſte des Empires en a été le plus vertueux, & dans le cours de trois Dynaſties, il y a eu une ſuite nombreuſe de Princes ſi juſtes, & ſi bienfaiſans, que toutes les Nations voiſines ont ambitionné le bonheur d'être ſoumis à leurs loix.

Eſſayons préſentement de deſſiner un Empire parfaitement vertueux, à peu près comme ce Peintre qui peignit une *Venus* par le choix des différens traits qu'il recueil-

recueillit ſur les beautés les plus parfaites.

Qu'à l'ombre de la paix l'Agriculture, les Arts, les Sciences, & le Commerce, encouragés par tous les moyens imaginables, écartent la miſere & l'oiſiveté, & ouvrent la plus vaſte carriere à toutes les differentes ſortes de talens. Que le Chef de l'Etat en cheriſſe tous les differens ordres, comme des membres dont il n'eſt aucun qui puiſſe gemir ſous le poids de l'indigence & de la miſere, ſans que tout le corps s'en reſſente. Qu'une parfaite équité préſide à l'obſervation de tous les Traités, à l'établiſſement de toutes les loix & à la répartition de tous les impôts, & de toutes les charges publiques. Que toutes les Puiſſances voiſines de cet Empire, intereſſées à ſa conſervation, ſoient toujours prêtes à s'armer pour ſa défenſe, & qu'indépendamment de tout ſecours étranger, il puiſſe toujours oppoſer à des agreſſeurs injuſtes, la barriere impé-

impénétrable d'un Peuple auſſi nombreux, auſſi riche, & auſſi affectionné qu'il ſoit poſſible.

Il en eſt de cet Empire parfaitement vertueux, comme du Sage. Peut-être n'a-t'il jamais exiſté. C'eſt le beau ideal de la Politique. Quoi qu'il en ſoit, le degré de reſſemblance avec ce modele, ſera pour tous les Etats la vraie meſure de leur félicité.

Mais cette idée d'un gouvernement heureux n'eût-elle jamais été réaliſée, il ne ſeroit pas néanmoins impoſſible qu'elle le fût. A quel eſpoir la France n'étoit-elle pas en droit de ſe livrer, lorſqu'une mort prématurée lui enleva, au commencement de ce ſiecle, le Prince le plus vertueux dont l'Hiſtoire faſſe mention? Et s'il ne lui a été montré que pour être l'objet de ſes regrets, ne revit-il pas dans un Fils Auguſte, qui, forcé par ſes Ennemis de prendre les armes, ſemble n'avoir remporté

porté des victoires, & fait des conquêtes, que pour être, par ſon humanité & par ſa modération, le modéle des Rois & les délices du genre-humain.

CHAPITRE XV.

Où l'on recherche quels ſont les genres de vie les plus heureux.

LA plûpart des hommes attendent leur bonheur les uns des autres; & dans le ſein même de la grandeur, ils n'aſpirent ſouvent à être heureux qu'à titre de ſupplians. Il eſt preſque impoſſible que les Puiſſances qui décident de leur ſort, s'accordent toujours avec ce qu'ils deſirent. Le cœur de chaque homme, pour me ſervir d'une expreſſion Carteſienne, eſt une ſorte de tourbillon, qui a pour centre de ſes mouvemens ſon bonheur perſonnel. Deſirer que notre félicité devienne

vienne le centre commun des tourbillons voiſins, c'eſt vouloir changer leur nature, c'eſt conſentir à n'être heureux que par miracle. Ajuſtons-nous donc du mieux qu'il nous eſt poſſible, avec ce qui nous environne; mais n'eſperons point nous former un état ſolidement heureux, ſi ce n'eſt par nos propres mouvemens.

J'appelle états heureux, ceux où les ſentimens agréables l'emportent de beaucoup ſur les ſentimens affligeans: & ils ſe partagent en trois claſſes différentes, ſuivant que les mouvemens du corps, de l'eſprit ou du cœur y dominent.

Si nous voulons raſſembler un nombre d'hommes dont le ſort ſoit veritablement à envier, nous les chercherons peut-être fort inutilement dans les places les plus brillantes; mais nous en trouverons parmi ceux à qui un travail moderé fournit aiſement de quoi ſubvenir à leurs beſoins & à ceux de leur famille. Nous nous apperce-

percevrons bien-tôt, que pluſieurs d'entr'eux, exempts d'inquiétude, de chagrin & d'ennui, portent dans le fond du cœur une joie ſecrette toujours prête à ſe développer. Si leurs jours ne ſont pas filés d'or, ils le ſont du moins de ſoie; c'eſt un tiſſu de ſentimens doux, où il n'entre ni plaiſir vif, ni chagrin amer.

Les mouvemens du corps ſont moins agréables que ceux de l'eſprit. Un genre de vie ſera donc plus heureux, par l'exercice de l'eſprit, que par des travaux méchaniques. Eſt-il rien de plus flatteur que de pouvoir joüir de tous les lieux, de tous les tems, de toute la Nature? Un bonheur ſi délicat n'a cependant été le partage que de quelques mortels privilegiés; c'eſt comme un ſanctuaire dont la barbarie a fermé l'entrée pendant pluſieurs ſiecles, à la plûpart des hommes; elle a flétri le ſavoir chez les particuliers, de même qu'elle a annobli l'injuſtice chez les Conquerans.

Puiſque le cœur eſt de toutes nos facultés celle d'où partent les mouvemens les plus agréables; le genre de vie le plus heureux, ſera celui où les mouvemens de bienveillance domineront davantage.

Ceux que la fortune a enrichis de ſes preſens, n'en recueilleront tout le fruit que par leur penchant à en faire un uſage favorable aux autres hommes: jugeons de leur félicité par les heureux qu'ils font.

Il n'eſt donc point de bonheur égal à celui d'un Souverain, qui ne renfermant point ſa bienveillance dans le cercle étroit des Courtiſans qui l'environnent, la porte ſur tous ceux qui ſont dans ſa dépendance, pour leur procurer les biens qui leur conviennent, pour bannir la misère de ſes Etats, y animer les Arts & le Commerce, y encourager les talens & les vertus, & y faire régner une abondance bien plus capable de groſſir ſes revenus, & de multiplier ſes ſujets, que ne feroient d'ordinaire

dinaire les conquêtes les plus brillantes. La certitude qu'il a d'affermir, & d'accroître ſa puiſſance par des moyens dont le ſuccès eſt infaillible, l'idée qu'il ſe rend le miniſtre de la Divinité, en procurant aux autres hommes les biens qu'elle leur a deſtinés, le ſpectacle de tout un Peuple heureux par ſes bienfaits, l'exécution du plus noble de tous les projets, indépendante des jeux de la fortune, une ſuite continuë de mouvemens de bienveillance les plus flatteurs, tout ce qui ſe préſente à ſes yeux, toutes ſes idées, tous les mouvemens de ſon cœur, conſpirent à former en ſa faveur l'état le plus heureux dont la nature humaine ſoit capable.

Il eſt vrai que dans cette chaîne de ſentimens vertueux, il ne s'en trouve peut-être pas d'auſſi vifs que ceux d'un Conquerant, dont la victoire couronne l'ambition. Mais le Conquerant n'acquiert cette ſorte de plaiſir, qu'au prix de pouvoir être le

plus malheureux de tous les hommes, puiſqu'on en court d'autant plus le danger, qu'on porte dans la nature de ſes goûts plus de principes de haine, de trouble, d'inquiétude & de chagrin.

CHAPITRE XVI.

Où l'on prouve que la Philoſophie morale eſt à la portée de tous les hommes.

LEs Philoſophes & la plûpart des Légiſlateurs, condamnent le Peuple à une ignorance groſſiere. Ils n'ont preſque connu d'autre frein pour le contenir, que la terreur des ſupplices. *Platon* lui-même, dans cette République, où il s'eſt permis les idées les plus hardies, n'a pas oſé former un Peuple vertueux par raiſon; il ne confie qu'au Magiſtrat le dépôt de la Philoſophie morale. Mais quelles ſont donc les profondeurs de cette ſcience réſervée à des ames privilégiées? Il me ſemble qu'on peut toute la comprendre

dans quelques maximes, qui ſont comme le réſultat de la ſcience des ſentimens.

Soumettons-nous avec reſpect aux loix d'une Intelligence bienfaiſante à laquelle nous ſommes néceſſairement aſſujettis.

Cherchons dans une ſuite d'occupations aſſorties à nos talens & à notre état, la legére portion de bonheur à laquelle il nous eſt permis d'aſpirer ici bas.

N'attachons point notre perfection à la poſſeſſion des biens qui ſont hors de nous.

Prenons avec les autres hommes une façon de vivre, qui ſoit de nature à porter dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & à en écarter tout mouvement de haine, d'inquiétude, de trouble, & de chagrin.

Or pour ſentir qu'on ne peut être heureux que par l'obſervation de ces maximes, il n'eſt pas beſoin de s'élever juſqu'aux Cieux, ni de percer dans les abîmes; il s'en offre à nous tous les jours

des preuves auſſi faciles à ſaiſir que les principes des Arts les plus communs.

Faut-il de grands efforts pour appercevoir que nos maux deviendront plus légers, & nos biens plus précieux, par l'idée que c'eſt une Intelligence bienfaiſante qui en regle la diſtribution ?

Le Bourgeois dont parle *Horace* auroit ſuffi, pour perſuader à tous ſes concitoyens, qu'on ne peut être heureux que par un genre de vie aſſorti à ſon état, & à ſes talens : une ſuite d'occupations obſcures, lui formoit une félicité trop peu enviée, pour qu'il en ſentit tout le prix; le beau-pere d'*Auguſte* l'enrichit par le préſent d'une terre, à condition qu'il y établiroit ſon domicile, & qu'il s'y livreroit à toute la tranquillité qu'elle pouvoit lui procurer; la gaieté qu'il avoit euë juſqu'alors fit bientôt place à l'inquietude, au chagrin, à l'ennui: Reprenez vos dons, vint-il dire à ſon bienfaiteur, & rendez-moi mes premiéres occupations.

On ſait par *Lucien* que le Peuple d'Athènes avoit ſi bien appris de *Socrate* & de ſes diſciples, qu'on ſe flétriſſoit ſoi-même, en voulant s'illuſtrer par des biens qui nous ſont étrangers, qu'il n'enviſageoit qu'avec mépris ceux qui paroiſſoient vouloir ſurprendre ſon eſtime par la magnificence de leur cortège.

Enfin il ne faut qu'être capable d'aimer & de haïr, pour pouvoir s'aſſurer que notre genre de vie ne ſera jamais plus heureux que quand il portera dans le cœur des mouvemens de bienveillance, & en écartera tout mouvement de haine.

Il n'en eſt donc pas de la Philoſophie morale, comme de la plûpart des autres ſciences, qui ſemblent ne rendre leurs oracles que dans des déſerts preſque inacceſſibles à la plûpart des hommes; elle n'a point de myſtère qu'elle ne ſoit prête de révéler à tous ceux qui ſont capables de la réfléxion la plus légére.

FIN.

ECLAIRCISSEMENT
ſur l'Harmonie du ſtyle.

UN de nos meilleurs Ecrivains aſſure que les ſources de l'harmonie du ſtyle ne ſont pas encore entiérement découvertes. Il me ſemble néanmoins qu'on les trouve toutes dans *Ciceron*, & dans les anciens Rheteurs, & qu'avec leur ſecours on peut entreprendre de les indiquer. Mais il faut pour y réuſſir meſurer des ſyllabes, des mots, des périodes. Quels objets pour des goûts tendres & délicats! Et oſeroit-on faire ſortir ces obſervations grammaticales des réduits obſcurs où il ſemble qu'elles ſoient reléguées? Pourquoi cependant aurions-nous une délicateſſe que n'ont jamais eu les plus grands hommes d'Athènes & de Rome. On a vû

des

des Conſuls & des Empereurs dans le ſein de la grandeur & de la victoire, ne point dédaigner d'approfondir les principes d'un Art, qui eſt comme la baſe de tous les autres, le nœud de tous les eſprits, & qui ſous des minuties apparentes cache des ſources fécondes de plaiſirs très-réels. Il eſt vrai que l'ambition annobliſſoit alors des recherches, qui aidoient à dominer dans les aſſemblées populaires par le charme de l'éloquence; mais la Philoſophie les annoblira encore davantage, lorſqu'elle les deſtinera à nous faire ſentir, juſqu'à quel point l'Auteur des loix du ſentiment a porté ſon attention bienfaiſante.

J'entens par harmonie du ſtyle, l'agrément attaché à l'ordre des parties d'une phraſe. *

Les phraſes les plus ſimples ſont ſuſ-

* Je ne prétends point donner ici une définition complette de l'harmonie du ſtyle; je me propoſe ſeulement d'y indiquer ce qui fait le ſujet de la Diſſertation.

ceptibles d'une ſorte d'harmonie, dès qu'on peut y marquer les dernieres places aux idées les plus importantes, aux expreſſions les plus ſonores, & aux mots les plus longs.

Nous aimons à préſenter d'abord les idées qui nous intereſſent davantage; mais cet arrangement dicté par l'amour propre eſt bien différent de celui que preſcrit l'Art de plaire. La principale des loix qu'il nous impoſe, eſt de paroître toujours nous oublier nous-mêmes en faveur d'autrui. Or il en eſt des périodes, comme des Tragédies, & de tous les ouvrages des beaux Arts, dont les parties ſe montrent ſucceſſivement; l'interêt & le plaiſir de l'Auditeur s'évanoüiſſent ſitôt qu'ils diminuent. Les idées les plus intereſſantes, de même que les expreſſions les plus ſonores, doivent donc autant qu'il eſt poſſible, ſe préſenter les dernieres.

Cette regle, qui eſt inviolable; quand on

on parle pour plaire, ou pour toucher, ſouffre quelque exception, quand on ſe propoſe de perſuader, ou d'inſtruire. Les Rheteurs recommandent que ſi l'on emploie un moyen plus foible avec d'autres moyens plus déciſifs, on ne commence point par offrir ce qui pourroit faire préjuger la foibleſſe de la cauſe. Que le premier moyen previenne donc favorablement, que le plus foible ſe perde dans la foule, & que le dernier ſoit toujours le plus frappant. Il convient quelquefois d'avoir une pareille attention dans l'arrangement des idées d'une periode, & l'on doit même préſenter d'abord la plus intereſſante, lorſqu'elle peut répandre plus de jour, ſur la matiere qu'on a entrepris d'éclaircir.

Quand les idées ſont également importantes, c'eſt la longueur des mots, qui doit autant qu'il eſt poſſible, décider de leur arrangement. Les anciens Grammairiens ont obſervé que lorſqu'il y en avoit dans une

une phraſe de beaucoup plus longs que les autres, & par conſéquent plus difficiles à retenir, leur poſition la plus favorable étoit la derniere place: * ils y auront plus de priſe ſur la memoire: jugeons-en par la facilité qu'ont les enfans à répéter les dernieres parties du diſcours.

J'obſerverai ici que pluſieurs monoſyllabes raſſemblés terminent bien une phraſe, parce qu'ils ne ſont pour l'oreille qu'un ſeul & même mot.

Telle eſt la ſtructure des fibres de l'oüie; elles ſaiſiſſent cette théorie, lors même qu'elle échappe à la connoiſſance de l'eſprit. L'Auteur de la Proſodie Françoiſe a remarqué, que dans notre langue, les ſyllabes qui ſont breves, devenoient longues quand elles terminoient le diſcours. Nos peres avoient ſenti, de même que les Grecs

* *In verbis obſervandum eſt ne à majoribus ad minora deſcendat oratio; melius enim dicetur*: vir eſt optimus, *quàm*, vir optimus eſt.

Diomed. *L. 2. cap. de Structura perfectæ orationis.* Voyez auſſi Hermog. l. 1. & Harpocrat. 104.

Grecs & les Latins, qu'il étoit agréable pour l'oreille, que la derniere portion d'une phraſe fût la plus longue; & ils ont, en conſéquence, eu le raffinement de varier la prononciation du même mot. *

Il arrive quelquefois que l'idée la plus importante ſe trouve renfermée dans le mot le plus court, faudra-t'il lui refuſer pour ainſi dire la place d'honneur, ou ſurcharger la phraſe d'un poids inutile? Non ſans doute, il faut ſacrifier les ſons aux idées; les agrémens du ſtyle doivent être pour l'Ecrivain, ce que ſont pour l'homme ſage les faveurs de la fortune, il en fait uſage ſi elles s'offrent à lui, le fuient-elles, il dédaigne de les pourſuivre.

Un ordre d'expreſſions conforme à la dignité des idées, peut être néanmoins ſi contraire à l'harmonie, que ſuivant la remarque de *Ciceron*, il ſemble alors que l'eſprit

* C'eſt ainſi que *votre* qui eſt bref, devient long quand il termine la phraſe, je ſuis *votre* ſerviteur; & moi le *vôtre*.

l'eſprit conſente à la préférence des intérêts de l'oreille ſur les ſiens.

C'eſt principalement dans les periodes que l'Eloquence déploie toute la magnificence du ſtyle.

Je n'entrerai point ici dans le détail des diſtinctions que les Rheteurs ont établies, ſoit entre les periodes, ſoit entre les diverſes ſortes de parties qui les compoſent: & je ne m'aſtreindrai à leurs définitions, qu'autant qu'elles me paroîtront pouvoir contribuer à éclaircir la nature de l'harmonie.

J'entends ici par période, une phraſe compoſée de pluſieurs parties, qui, ſeparées l'une de l'autre, ont quelque ſens, mais qui n'en ont cependant un complet que par leur réunion, & qui, pour être prononcées avec plus de facilité & de grace, doivent être détachées l'une de l'autre par le repos de la voix; or toutes ces phraſes ſont ſuſceptibles d'agrément, ſoit par la ſymmétrie de leurs membres, ſoit par

leur

leur gradation mesurée. Croyons-en *Ciceron* qui nous en assure d'après l'observation qu'en avoient fait les Philosophes Grecs. *

Ce sont, comme l'a observé *Quintilien*, les rapports symmétriques qui ont donné naissance à la Poësie ; mais ils ne lui ont pas été reservés : la Rhetorique en a composé plusieurs de ses figures ; ornemens ridicules dès qu'ils paroissent recherchés, mais dont les Orateurs font souvent un usage heureux. L'histoire nous a conservé à ce sujet le souvenir d'un évenement mémorable. *Gorgias* le Sicilien † fut le premier qui apprit à mettre en œuvre ces jeux de l'Eloquence. Il fut envoyé à Athè-

* *Si membra in extremò breviora sunt, infringitur ille quasi verborum ambitus, sic enim has orationis conversiones Græci nominant : quare aut paria esse debent posteriora superioribus, extrema primis, aut quod & jam est melius & jucundius, longiora ; atque hæc quidem ab iis Philosophis quos tu maximè diligis, Catule, dicta sunt, quod eò sæpius testificor ut authoribus laudandis ineptiarum crimen effugiam. De Orator. l. 3. c. 103.*

† Diodor. l. 12.

Athènes en Ambaſſade, par les Léontins ſes compatriotes, pour demander du ſecours contre une Puiſſance voiſine; il harangua les Athéniens, & les ébloüit bientôt par des reſſemblances de ſons, de meſures, & d'idées ménagées avec art Il les détermina autant par le brillant de ſes figures, que par la force de ſes raiſons à porter la guerre en Sicile en faveur de ſa Patrie.

La gradation dans les membres d'une Période, eſt encore plus agréable que la ſymmétrie; l'art s'y cache mieux, & s'y diverſifie davantage; & puiſque dans l'arrangement des expreſſions, & même des ſyllabes, c'eſt une choſe agréable pour l'oreille, que les plus longues ſoient placées les dernieres; une pareille diſpoſition dans les membres d'une Période, aura ſans doute, un ſemblable agrément: en voici quelques exemples:

Les plaintes de ceux qui ſouffrent, dit M. Flechier,

Rem-

Rempliſſent l'ame d'une triſteſſe importune.

On ſent, ce me ſemble, que toute Periode formée ſur ce modéle, ſera toujours agréable;

Et quand Mr. *Boſſuet* dit d'une Reine d'Angleterre;

Iſſuë de tant de Rois,

Son grand cœur ſurpaſſa ſa naiſſance;

L'oreille n'eſt pas moins flattée par la cadence des ſons, que l'eſprit par la grandeur de l'idée.

Peut-être refuſera-t'on à ces phraſes, & à quelques autres que je citerai dans la ſuite, le nom de periodes, & celui de membres aux parties qui les compoſent, mais toutes ces dénominations ſont indifférentes; il me ſuffira, pour pouvoir indiquer toutes les ſources de l'harmonie, qu'on reconnoiſſe que ces differentes phraſes s'en prononceront toujours avec plus de facilité, & de grace, quand on détachera par le repos de la voix, celles de leurs

parties qui renferment quelque ſens.

L'expoſition de ce qui fait le nombre des Periodes à deux membres, comprend preſque toute la Théorie du ſtyle nombreux: c'eſt d'ordinaire la fin d'une phraſe qui décide de ſon agrément; l'impreſſion récente des deux derniers membres, ſemble effacer celle des précédens. Si néanmoins dans les Periodes de plus de deux membres, des gradations meſurées, ſont pour l'oreille des plaiſirs qu'elle n'exige point, elle n'y eſt pas inſenſible quand on les lui procure; en voici la preuve:

Déja, dit Mr. *Flechier*, en parlant de *Montecuculli*, qui commençoit à ſe retirer;

Déja prenoit l'eſſor,

Pour ſe ſauver vers les montagnes,

Cet Aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos Provinces.

Tel eſt l'agrément de la gradation dans les membres d'une Periode; il mérite qu'en ſa faveur, on renverſe l'arrangement ordinaire des termes. Voi-

Voici quelques autres exemples que j'emprunterai de *Ciceron*. Il ſuffit d'ouvrir ſes harangues; elles nous offrent de toutes parts des modéles parfaits de periodes nombreuſes. Ce grand Orateur pour prouver que *Cecilius* ne peut ſe rendre l'accuſateur de *Verrès*, lui demande s'il lui ſiéroit de dire, j'accuſe celui

Quicum quæſtor fueram,

Quicum me ſors conſuetudoque majorum,

Quicum me deorum hominumque judicium conjunxerat.

Le Peuple Romain, dit-il, dans le même diſcours, a pluſieurs gages de mon exactitude dans l'accuſation de *Verrès*;

Habet honorem quem petimus,

C'étoit l'Edilité,

Habet ſpem quam propoſitam nobis habemus,

C'étoit le Conſulat,

Habet exiſtimationem multo ſudore, labore, vigiliiſque collectam.

Lorſque dans ces ſortes de progreſſions,

les idées s'élevent par dégrés, en même tems que les membres de la Periode, il se forme une espece de concert également enchanteur pour l'oreille, & pour l'esprit.

Voici d'autres Periodes qui sont encore parfaites dans leur espece; elles ont des membres égaux, & un membre inegal.

Si le membre inegal est le moindre, il se présente d'abord.

Ciceron cite ainsi l'Afrique en témoignage de la valeur de *Pompée*;

Testis est Africa,
Quæ magnis oppressa hostium copiis,
Eorum ipsorum sanguine redundavit.

Le membre inegal est-il le plus grand, il doit terminer la Periode, comme dans celle-ci de *Crassus*, que *Ciceron* nous a conservée, & qu'il assure avoit charmé l'oreille de tout le Peuple Romain;

Eripite nos ex miseriis,
Eripite nos ex faucibus eorum,
Quorum crudelitas nostro sanguine non potest expleri.

Si

Si dans toutes ces Periodes on renverſe l'ordre des membres, on ſentira bien-tôt, qu'en y détruiſant la gradation, on y détruira l'harmonie.

Il y a des Periodes nombreuſes qui s'affranchiſſent de cette loi générale. Quoique le dernier membre y ſoit moins long que celui qui le précede, il y regne d'ailleurs des proportions ſi marquées, qu'elles ſuppléent au défaut de gradation.

M. de *Fenelon* dit en parlant de *Calypſo*;

Dans ſa douleur,
Elle ſe trouvoit malheureuſe,
D'être immortelle.

Le premier & le dernier membre ſont égaux, & celui qui les ſepare eſt double de chacun d'eux. La juſteſſe de ces accords a au moins le même agrément pour l'oreille, qu'une ſymmetrie continuë.

Le principe qui regle l'agrément des conſonances, doit ſans doute influër ſur la Muſique, ſur la verſification, & ſur l'harmo-

nie du ſtyle; ce ſont différentes eſpèces de Muſique, qui ont pour objet de plaire par les ſons, & qui ne peuvent puiſer que dans une ſource commune. La Muſique pour jetter plus de varieté & de reſſemblance dans ſes tableaux, met quelquefois en œuvre les rapports les plus biſarres; mais ceux qu'elle emploie par préférence, ſont l'uniſſon, l'octave, la quinte, &c. c'eſt-à-dire, ceux d'égalité, d'un à deux, de deux à trois, &c. ce ſont auſſi ceux dont la verſification dans toutes les langues fait un uſage continuel, & ſi dans la Proſe, il y a un agrément attaché à des rapports ſymmetriques répandus avec diſcretion; * à plus forte raiſon peut-on y plaire à l'oreille, par des rapports,

* *Poëtæ quæſtionem attulerunt, quidnam eſſet illud quo ipſi differrent ab oratoribus: numero maxime videbantur; &c..... nunc apud oratores numerus jam ipſe increbruit: quidquid eſt enim quod ſub aurium menſuram aliquam cadit, numerus vocatur. Orator. c. 37. & de oratore, l. 1. cap. 36.*

Fieri poteſt ut non planè par ſit numerus ſyllabarum, & tamen eſſe videatur: ſi in una aut etiam altera ſyllaba membrum alterum eſt brevius, l. 3. ad Herennium, c. 17.

ports, préſque auſſi faciles à ſaiſir que la ſymmetrie, & toujours moins ſuſpects d'une affectation vicieuſe. La Verſification & la Muſique ne rendent point agréables ces rapports, parce qu'elles aiment à les mettre en œuvre; mais elles aiment à les mettre en œuvre, parce qu'ils ſont agréables; & il eſt impoſſible que lorſqu'employés ſans affectation dans le diſcours, ils s'y aſſortiſſent avec la fin qu'on s'y propoſe, ils n'y conſervent pas tout l'agrément que la Nature leur a attaché.

Reconnoiſſons donc la verité de ce que dit *Ciceron*, que le ſtyle nombreux a ſes meſures auſſi-bien que la Poëſie, & que ce qui le diſtingue, c'eſt uniquement, de n'être point aſtreint à un nombre précis de ſyllabes, & de pouvoir en négliger quelques-unes de plus ou de moins.

Ces meſures pourroient ſans doute s'exprimer par des nombres, puiſque ſans cela elles ne ſeroient point meſures.

Elles s'exprimeroient par des nombres aisés à saisir & à retenir, puisqu'elles plaisent à l'oreille la moins exercée, & offrent une prise facile à la mémoire.

Enfin elles sont en assez grand nombre, & assez diversifiées pour que l'art puisse aisément s'y cacher & s'y perdre ; une suite de Periodes visiblement mesurées, qui charme dans les Vers, blesseroit dans la Prose ; le Poëte doit se montrer également attentif, & à flatter l'oreille, & à toucher le cœur ; mais l'Orateur ne doit laisser appercevoir d'autre dessein que de parler à l'esprit ; on reçoit volontiers de lui les fleurs qu'il a cueillies dans son chemin, & l'on dédaignera toujours celles qui paroîtront l'en avoir détourné.

C'est ainsi qu'outre une harmonie formée par le rapport des brèves & des longues, & qui étoit particuliere aux langues des Grecs & des Romains, il y en a encore une autre que peuvent s'approprier toutes les Lan-

Langues de l'Univers, & qui eſt attachée aux rapports de grandeur de différens membres d'une periode.

Mais peut-être y a-t'il des hommes qu'une ſorte de ſurdité rend inſenſible à cette Muſique, & qui pour s'en conſoler, entreprendront d'anéantir le ſentiment que la Nature leur a refuſé. Par quelle voie pourrons-nous les détromper? Comment prouver à un aveugle l'agrément des couleurs? Tentons-le néanmoins, & eſſayons de démontrer que dans toute Langue, des Periodes peuvent acquerir de l'harmonie par la diſpoſition de leurs membres.

Tout ce qui s'offre à nous, eſt ſuſceptible d'agrément, dès que ſes parties ſont ſuſceptibles de proportions faciles à ſaiſir, ou d'une ſtructure qui annonce un rapport marqué à leur deſtination. Ce principe inconteſtable eſt demontré par la pratique de tous les Arts qui ont pour objet de plaire à l'eſprit. Or il n'eſt aucune proportion fa-

cile à ſaiſir, dont les membres d'une Periode ne ſoient ſuſceptibles, puiſque, ſeparés l'un de l'autre par un intervalle ſenſible, leur longueur eſt variable à notre gré. Ils ne ſont pas moins ſuſceptibles d'un rapport marqué à leur deſtination : L'objet du diſcours eſt de ſe graver dans la memoire ; or quand les membres d'une Periode ſont égaux, leur reſſemblance les y fixe, & les y retient comme liés l'un à l'autre ; & s'ils ſont inégaux, l'ordre favorable ſera celui qui marquera les dernieres places aux membres les plus longs, comme étant les plus difficiles à retenir. Il eſt donc évident qu'il y a pour toutes les Langues un ſtyle nombreux, puiſqu'il n'en eſt aucune, où des Periodes ne puiſſent flatter l'oreille, ſoit par la ſymmetrie de leurs membres, ſoit par leur gradation meſurée.

Mais faudra-t-il donc, qu'un Ecrivain lors même qu'il eſt occupé des plus grands objets, prenne toujours la balance en main, pour

pour peſer des mots, & des membres de Periodes. Cette recherche d'ornemens frivoles ne prendroit-elle pas infiniment ſur la force de la penſée & du ſentiment? On ne peut guéres ſe défendre de le croire. Jettons cependant les yeux ſur *Ciceron*; il ſemble n'être que l'interprète de la raiſon, il la fait parler avec toute l'énergie poſſible, & néanmoins dans la multitude prodigieuſe de ſes écrits, il n'y a pas une ſeule de ſes phraſes qui ne paroiſſe avoir toute l'harmonie dont elle étoit ſuſceptible. Croirons-nous que ce grand homme occupé des ſpéculations de Philoſophie les plus profondes, ou des affaires les plus importantes de l'Etat, livrât une partie conſidérable de ſon tems, & de ſon attention à des occupations puériles? Non ſans doute; mais né avec un génie & un goût excellent, poſſedant parfaitement, & ſa langue, & les principes de l'harmonie, & la matiere qu'il entreprenoit de traiter, les tours

les

les plus nombreux venoient d'eux-mêmes s'offrir à lui, ainſi que les idées, les ſentimens, & les expreſſions les plus convenables; & tous ceux qui nés avec de pareils talens, les auront cultivés avec le même ſoin, en recueilleront certainement le même fruit. Si une meſure rigoureuſe & inflexible, loin de gêner les grands Poëtes ſemble les aider, & les ſervir, à plus forte raiſon dans la Proſe, une harmonie infiniment plus variée, & aſſujettie à des loix bien moins auſtères, pourra-t-elle aiſément ſe prêter à la penſée.

On pourroit approfondir cette matiere bien davantage que je ne l'ai fait. * Je me contente d'en avoir legérement indiqué les premiers principes. Mais avant que de terminer cet éclairciſſement, j'examinerai une idée de M. de la *Motte*: „il y a

* On peut voir les Diſſertations de Mr. l'Abbé Batteux dans ſon *Cours de Belles-Lettres*, Tome 3.

„a quelques gens, dit-il, qui interdiſent „aux Orateurs les meſures que les Poëtes „ſe ſont appropriées. Par quelle bizarre„rie choqueroient-elles dans la Proſe, & „plairoient-elles dans la Poëſie? L'oreille „par le même ordre des ſons, peut-elle „avoir deux ſenſations oppoſées? Auſſi ces „meſures ne choquent-elles point réelle„ment, & c'eſt le caprice qui les bannit „de la Proſe.

Ce petit nombre d'hommes à qui M. de la *Motte* reproche la bizarrerie de leurs goûts, ce ſont toutes les Nations qui ont cultivé l'Eloquence. Croirons-nous que le caprice en dépit de la Nature, faſſe ainſi conſpirer le genre humain, à tirer du néant un ſentiment déſagréable? Au lieu de recuſer le jugement de tant d'oreilles ſçavantes, eſſayons plûtôt de découvrir la raiſon d'un fait certain.

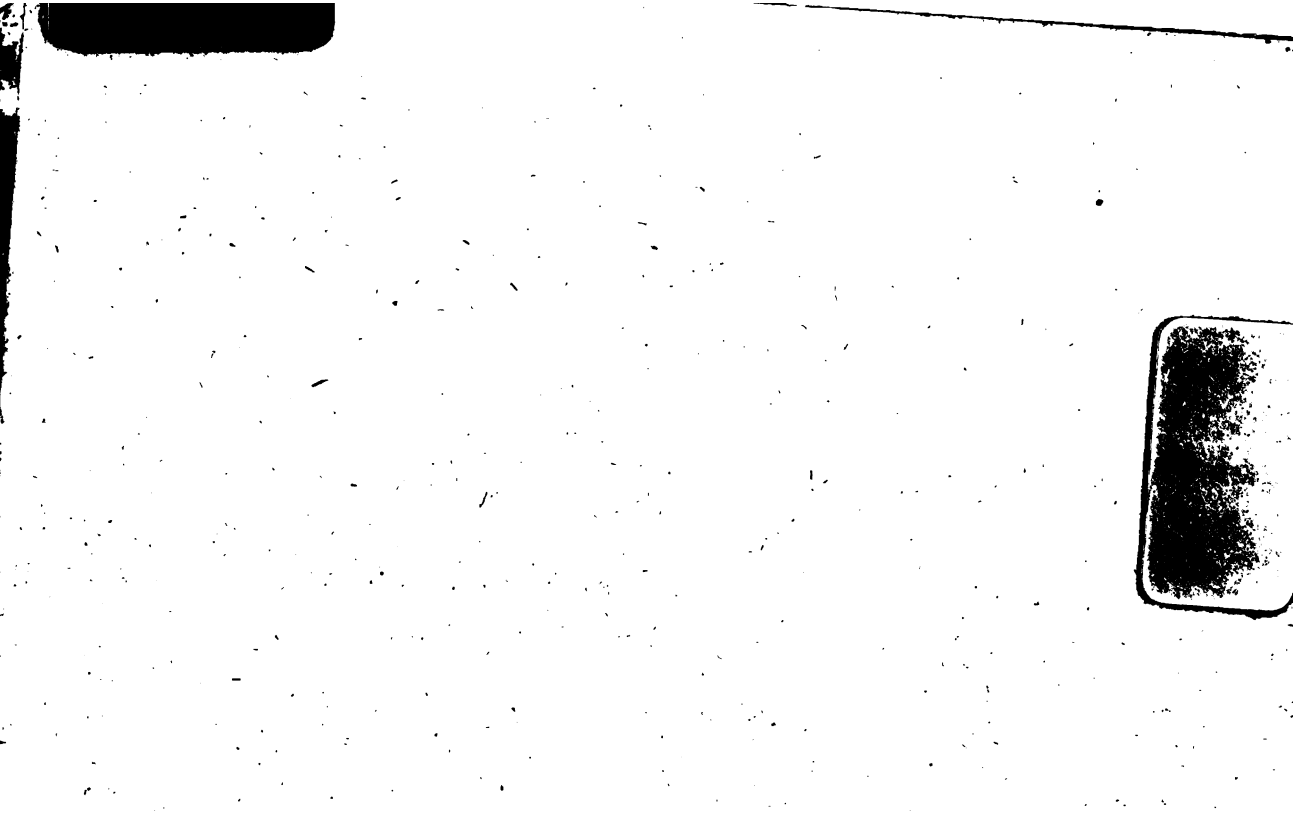
Ceux qui ont approfondi la Théorie de la Muſique, ont cru que par les pro-

por-

portions qui réglent l'agrément des consonances, la quarte devroit être plus agréable qu'elle ne l'eſt; mais ils ont prétendu, que le rapport qui forme la quarte, étoit de nature à rappeller l'idée de la quinte, qui, rapprochée de celle de la quarte, en effaçoit l'agrément, & le faiſoit en quelque ſorte diſparoître. N'en ſeroit-il pas à peu près de même d'un vers qui fait partie d'une Periode? N'y jetteroit-il pas un leger déſagrément, parce qu'il rappelleroit à l'eſprit l'idée d'une harmonie ſupérieure à celle de la Proſe? Toutes les parties d'un tout doivent par leurs beautés particuliéres, former une ſorte de concert où l'une d'elles n'efface point l'autre; un morceau fleuri dans un ſtyle ſimple devient une difformité; & il en eſt apparemment de même, au jugement de l'oreille, d'un vers qui fait partie d'une Periode.

Mais! pourquoi des vers cités dans la Pro-

Proſe, n'y font-ils qu'un effet agréable? C'eſt que ce ſont des parties détachées, qui s'annoncent d'une nature différente, & qui ne promettent point pour la ſuite, une harmonie pareille à la leur; quelqu'un qui habillé modeſtement, étale une étoffe riche, ne préſente point aux yeux un contraſte choquant; il les bleſſeroit, ſi un morceau de cette étoffe bigarroit ſon habillement. Au reſte cette bigarrure eſt d'autant plus difforme, qu'elle raſſemble des objets plus diſproportionnés, & il faut convenir que l'harmonie de la verſification n'eſt pas aſſez ſupérieure à celle des Periodes, pour que des vers qui échappent dans la Proſe, y faſſent des difformités conſidérables; ce ſont des taches ſi legeres, qu'*Iſocrate*, *Ciceron*, & nos meilleurs Ecrivains n'ont jamais conſenti à les effacer par le ſacrifice d'une expreſſion heureuſe.

FIN.

60413095